

Martin Page

UNE PARFAITE
JOURNÉE
PARFAITE

nouvelle édition revue et corrigée 2023

À Laurent Depussay

Je suis personne ! Qui êtes-vous ? Êtes-vous personne aussi ?
Alors, nous faisons la paire !
Ne le dites pas ! Ils pourraient le révéler, vous savez !

Que c'est morne d'être quelqu'un !
Que c'est commun de répéter son nom comme une grenouille
Tout au long de juin
Au marais admiratif !

Emily Dickinson, 1861

I must have died a thousand times,
the next day I was still alive.

Pulp, Death II

Le radio-réveil s'allume deux minutes avant le journal du matin. C'est une vieille habitude, ça me laisse le temps de m'asseoir sur le bord de mon lit, d'ouvrir le tiroir de ma table de nuit et d'en sortir le 357 Magnum chargé que j'ai soigneusement préparé la veille avant de m'endormir.

Je fais tomber un comprimé d'aspirine effervescent dans le verre d'eau à côté de ma lampe de chevet. Le comprimé se dilue dans un frétillement de bulles. Je vide la moitié du verre en une seule gorgée, je mets le canon argenté du revolver dans ma bouche et j'appuie sur la détente. Ma tête explose ; des dizaines de petits morceaux d'os s'incrustent dans les murs tapissés de papier peint bleu sombre constellé d'étoiles que j'ai posé l'été dernier ; un bout de mon hypophyse atterrit dans le verre. Le sang nettoie ma chambre d'une propreté rouge.

Je constate qu'il n'y a personne à côté de moi, personne pour tirer sur les draps, râler et me faire un baiser sur l'épaule. Pas besoin de fouiller les plis de la couette, je n'ai que des compagnes acariennes. Personne ne m'attend, échappé d'un rêve. Un lit est froid quand un seul corps y a dormi ; il faut deux silex pour faire du feu.

Je ne me suis jamais habitué à ma solitude. J'ai toujours la même surprise en m'apercevant qu'il n'y a personne à mes côtés pour m'aimer et me trahir.

Le nombre des années aurait pourtant dû convertir cette anomalie en norme, mais la métamorphose ne s'était pas produite. La greffe de la réalité n'a pas pris, mon corps et mon esprit ne se sont pas adaptés à ma condition. Comme un acte récurrent de résistance, ils refusent d'accepter ma vie sentimentale et me le font savoir en m'envoyant le message archaïque de la douleur. Ça

empêche toute résignation, mais je donnerais tout pour que ces souffrances s'arrêtent.

Il y a des anniversaires de mariage et de rencontre amoureuse : c'est charmant ces cadeaux, ce gâteau. Il y a aussi des anniversaires quotidiens de célibat : c'est charmant ces riens, ce rien.

J'entre dans la salle de bains. Le carrelage froid sous mes pieds me rassure : heureusement il y a des choses inertes en ce monde, qui ne pleurent pas et que l'on peut coller avec du ciment.

Le carrelage a un usage certain, il sert à être posé au sol, aux murs. Qu'on le colle tout seul ou avec des milliers de congénères, il sera toujours froid. Les seules choses qui peuvent le toucher sont mes pieds et la température de la pièce. On ne parle pas du destin des carreaux ébréchés et fendus, ils sont jetés, massacrés par l'eugénisme industriel ; à eux, au moins, on ne fait pas croire qu'ils auront malgré tout une place, un avenir dans une salle de bains de réinsertion.

J'aimerais bien avoir cette sorte de psychologie physiologique : heureux quand il fait chaud, malheureux quand il fait froid. Je ne ferais pas d'économies de chauffage, mais ce serait une vie satisfaisante que mon humeur ne dépende plus de facteurs aussi fragiles que l'amour, l'attention, le sort de l'humanité.

Je m'approche du miroir pour me raser ; mon visage tombe dans la toile de sa réflexion. Je prends mon gel de rasage hypoallergénique-hydratant-fraîcheur menthe, en verse un peu sur mon index et le fais mousser sur ces quelques centimètres de peau où bat la veine jugulaire de mon cou. Mon rasoir a trois lames, j'en suis très content, aussi je tranche sans difficulté la grosse ligne violette.

Le sang apparaît d'abord doucement, au bord, comme enneigé de la blessure. Il hésite à emprunter cette immense ouverture qui s'offre à lui à la place du confinement monotone et routinier de la veine humaine. Pour lui, ce serait partir à l'aventure, il est tenté. Ce nouveau monde, avec ces trésors et ces mystères qu'il n'a jamais couverts de son manteau, l'effraye et l'attire. Il ne sait pas qu'il n'est pas assez nombreux. Le sang est vaniteux, alors il ne lui vient pas à l'esprit qu'il ne pourra jamais remplir la veine dont le diamètre est l'Univers, parce qu'il ne vient que d'un petit corps d'humain.

Mais, car le sang a la folie des grandeurs, il s'élance tout de même de la blessure de mon cou, et s'écoule misérablement sur l'émail blanc rayé du lavabo.

Voilà tout ce qu'il aura comme paysage. Puis, il s'engouffre dans le siphon, et, mélangé à des eaux sales, il rejoint les égouts pour finir dans les verres à cocktails des rats alanguis.

Je perds connaissance, ma tête cogne le lavabo et s'encastre sur le robinet.

Après m'être rasé, je prends une douche chaude. Le savon glisse sur mon corps, je me sens bien, le jet continu m'enveloppe d'une douceur brûlante. Pour être heureux, je crois qu'il suffirait que je me balade nu sous une douche portative. Il n'y a pas que chez soi que l'on a besoin de se relaxer, de se débarrasser des puces de stress. Je rêve d'un chouette monde idéal avec des douches partout, dans les bureaux, le métro, les supermarchés et dans la rue à côté des cabines téléphoniques.

M'habiller. Mes vêtements de bureau. Je n'ai jamais compris pourquoi on ne pouvait pas aller travailler en pyjama ou en chemise de nuit. Voilà un grand mystère. Est-ce que ça gênerait le travail ? Non, je ne crois pas, mesdames et messieurs. Alors ? Simplement, ça pourrait nous révéler que nous sommes bien en plein cauchemar.

Je m'emballe dans mon costume de travail. La cravate est le ruban du paquet cadeau que j'offre chaque jour au capitalisme mondial. C'est très frustrant, parce que je suis un cadeau que personne ne déballe. Ils voient l'emballage, ça leur suffit ; qui je suis, ils n'en ont rien à faire. Il faut bien que je sois quelqu'un pourtant, mais quelqu'un qui ne tire pas le ruban pour montrer sa vraie nature.

Enfant, je rêvais d'autres panoplies.

Une fois habillé, je ne me regarde jamais dans la glace pour voir si mon nœud de cravate est bien fait, si je suis bien peigné, si mon costume est bien lisse. Je ne me regarde jamais pour voir si je suis bien parfait : le miroir, en me disant la vérité, pourrait me mentir.

Je passe une main sur mon crâne. Tiens. J'ai oublié de mettre mes cheveux, je ne tâte que mon crâne lisse. Je porte une perruque pour aller travailler. Non que je sois chauve, mais aucune mousse, aucun gel n'ayant réussi à dompter mes épis, j'ai décidé d'être radical, je me suis rasé les cheveux. Ainsi avec mon postiche, je possède une belle chevelure lisse.

La perruque a aussi l'avantage d'éliminer tout risque de pellicules, de cheveux gras ou blancs.

Toute marque de débordement physique est une faute. Il faut être impeccable. La plus vague odeur de sueur, même en été, est considérée comme une manifestation subversive, autant venir travailler emballé dans un drapeau rouge, un couteau électrique entre les dents. J'avais un collègue qui, même s'il ne suait pas de façon pathologique, avait eu droit à d'anodines et inquiétantes remarques de la part de la direction. Alors, par peur d'être licencié, il s'était collé des boules de coton sous les aisselles avec du scotch. Il a fini par mourir d'une infection. Lors de son enterrement, auquel tout le service fut convié, le directeur des ressources humaines pulvérisa un aérosol entier de déodorant fraîcheur marine dans la tombe avant qu'on la comble de terre. Certains ne supportent pas que les morts transpirent.

D'une pression, j'ajuste la perruque. Je remue la tête, ça va, elle est bien fixée. Je prends mes lunettes rangées sur un petit support dans la penderie. Je n'en ai pas besoin, ma vue est parfaite, mais ça ajoute à l'effet de panoplie. Superman se déguisant en Clark Kent. Surtout je ne peux pas imaginer me voir, moi, au bureau, dans cet environnement physiquement et psychologiquement hostile. J'aurais la sensation d'être dans l'espace avec une combinaison sans casque, je mourrais instantanément, broyé par la pression, immédiatement congelé, étouffé faute d'air. Les lunettes ont une autre fonction essentielle. J'aurais pu mettre de simples verres, mais l'astuce a été d'acheter des verres correcteurs. Oh, pas énormément correcteurs, juste adaptés à une petite myopie. Comme ça, je ne vois pas clairement ce qui m'entoure, tout au bureau est un peu flou. Je reconnais les visages, les lieux, mais il y a une barrière, comme un écran entre moi et le reste du monde. Je suis à distance, protégé. Ne pas voir distinctement mes collègues, mes chefs, c'est leur être étranger, c'est leur échapper.

Ma panoplie me permet d'aller travailler. Ma perruque, c'est mon casque ; mes lunettes, la visière du casque en Plexiglas haute résistance, imperméable aux météorites ; mon costume Yves Saint Laurent, c'est ma combinaison spatiale de la NASA, doublée d'isolant et de Kevlar, truffée d'un réseau de minuscules résistances et processeurs qui gardent mon corps à température idéale ; mes chaussures anglaises sont mes moonboots, ultra-résistantes aux intempéries et aux radiations cosmiques.

« Houston ? Je suis paré pour sortir dans le vide intersocial. »

J'allume ma chaîne hifi et je lance l'album *Teenager of the Year* de Frank Black. Il me reste dix minutes avant de partir, le temps de prendre mon petit déjeuner.

Normalement, ma cuisine devrait être neuve, comme tout ce qui se trouve dans l'immeuble, de la moindre poussière jusqu'aux locataires.

J'aurais préféré un vieil appartement, mais la femme de l'agence m'a dit : « On ne fabrique plus de l'ancien ». Dommage.

Pour rattraper ce passé qui n'a pas eu lieu, j'ai passé des week-ends entiers à rayer le marbre, à poncer les meubles, à incruster de la pourriture dans le bois lisse pour qu'il diffuse cette odeur de forêt qu'avait la maison de mes grands-parents.

Des collègues m'ont offert des clubs de golf pour fêter un gros contrat de n'importe quoi. Je m'en servis pour déformer ma cuisine, la rayer, la casser. Puis, je l'ai badigeonnée de produits chimiques corrosifs pour remplacer l'usure du temps ; j'ai donné quelques coups de pinceau et de marteau au hasard de mes déambulations alcoolisées. À grands coups de masse, j'ai brisé les lignes des murs de ce lieu trop régulier qui donne des rails à notre regard. J'ai acheté un paquet de cigarettes pour faire des brûlures sur le papier peint et les meubles. À plusieurs reprises, j'ai laissé tomber une boule de bowling sur le carrelage.

Enfin, le reste de mon appartement a eu droit au même traitement catalytique, et maintenant il me semble habiter dans un lieu vivant qui a au moins 200 ans, et où vécurent des générations d'êtres humains turbulents.

Dans une moitié du salon, le long du couloir, contre les murs de chaque pièce, j'ai arraché la moquette et creusé le parquet et le béton. Après avoir versé des sacs de terreau, j'ai fait des plantations de tomates et de fraises, de légumes de saison. Il y a aussi un pommier qui pousse dans ma chambre, ses racines se faufilent sous la moquette ; quelques rosiers, des tulipes, des pensées ; de la glycine commence à pendre du plafond. Je passe mes soirées et mes week-ends à entretenir mon jardin intérieur.

J'ai dû changer la plupart des éléments de la cuisine. Le four, par exemple, était un modèle dernier cri, d'une parfaite sécurité désespérante : aucune cuisson n'étant possible si la porte était un tant soit peu ouverte. Impossible, par conséquent, de me carboniser la tête avec une pyrolyse, ni de me rôtir à très haute température. J'ai eu le même problème avec le frigo-congélateur. Un boîtier éteignait automatiquement le système de production de froid s'il détectait un organisme vivant et respirant de plus de deux kilos. C'est une sécurité très ingénieuse, inventée après que des parents oublièrent leur bébé dans le congélateur. Fantastique ! Mais ça m'empêchait de me tuer par hypothermie. Ils ont même mis au point une sécurité pour les cuisinières à gaz qui évite la propagation du gaz non allumé et donc empêche de se faire tranquillement intoxiquer ou exploser dans son appartement.

J'ai changé tout ça pour de vieux appareils avec plus de possibilités létales.

La perversité des ingénieurs est allée beaucoup plus loin.

Je prenais un bain chaud en sirotant un verre de *ginger beer* et en écoutant le dernier album de Suzanne Vega. C'était agréable, un moment vraiment délicieux. J'avais branché le sèche-cheveux près de la baignoire. Je l'allumai et le plongeai dans l'eau. Résultat : non seulement, je ne me suis pas électrocuté, mais en plus les plombs ont sauté. Je n'avais senti qu'un frisson quand le courant avait atteint mon corps, immédiatement le disjoncteur ultramoderne avait fait son office en supprimant toute arrivée de courant dans le circuit électrique.

Pour lutter contre ces entraves, j'ai réaménagé mon appartement. Le sol de toutes les pièces était couvert de grands carreaux de carrelage blanc. J'en ai démonté quelques-uns, disposant à leur place des mines antipersonnelles que j'ai recouvertes de carrelage noir. Il me suffit de poser un pied sur l'un de ces car-

reaux pour exploser. Dans les toilettes, j'ai bricolé une guillotine juste au-dessus de la cuvette, que l'on peut actionner en appuyant sur un bouton à côté de celui de la chasse d'eau. Dans ma chambre, un placard renferme un pieu monté sur ressort qui, quand je l'ouvre, se plante dans ma poitrine. Un interrupteur marqué d'une croix rouge permet de transformer le confortable fauteuil du salon en chaise électrique. Une touche sur la télécommande déclenche les pains d'explosifs disséminés un peu partout dans mon appartement. La hotte aspirante au-dessus de la table de cuisson diffuse, si on appuie sur le bouton marqué d'une croix, des gaz mortels parfumés à la fraise des bois.

Mes toilettes sont hantées. C'est ce que dit mon plombier. Mes toilettes ont un problème de canalisation, c'est ce que dit mon médecin. Ça se manifeste quand je reste un petit moment assis sur l'œil de plastique blanc, vidant mon corps de ce qui ne peut plus le nourrir et rassasiera bien le monde.

La première fois, je crus que des maux d'estomac provoquaient une ventriloquie reliée à mon inconscient et à la mémoire d'événements marquants. Mais la réalité est moins raisonnable : des phrases arrivent en écho par la tuyauterie de mes toilettes. Des phrases entières, construites, surgissent du labyrinthe d'égouts, montent jusque chez moi et franchissent la frontière d'eau stagnante et javellisée pour s'articuler dans l'air fraîcheur violette de mon intimité excrémentielle.

Le pantalon baissé, j'ai bien été obligé de l'admettre : la personne qui parle à l'autre bout du tuyau, c'est le président des États-Unis. J'ignore comment la géographie de la tuyauterie a pu relier nos deux sanitaires, mais ça ne fait aucun doute.

Ce qui me permet d'être si certain de la personnalité de mon correspondant est la teneur des phrases qui me parviennent. Ce sont des discours, enfin plutôt des ébauches et des morceaux de discours, qui seront diffusés dans une forme plus nette et claire à la télévision quelques heures plus tard. Bill Clinton révise ses allocutions dans les belles toilettes de la Maison-Blanche, corrige son texte, teste la sonorité de sa voix. Ainsi j'ai eu droit en primeur à ses déclarations sur Monica Lewinski, à ses discours sur le Kosovo et Israël. Parmi les bruits habituels à ce lieu, il hésite, corrige, s'empporte parfois, change des options. Je l'entends crier, chanter, sangloter, jouer du saxophone.

« Mes chers compatriotes, je le dis en vous regardant dans les yeux, la main sur la bible, une pipe n'est pas une relation sexuelle. Hm, non, je ne peux pas dire "pipe". Fellation ? Sexe oral ? Où est mon putain de dictionnaire des synonymes ? »

J'ai un petit nœud à l'estomac. L'effet de la douche a disparu et, tant que je n'ai pas avalé le cocktail matinal qui me tient lieu de petit déjeuner, je me sens mal.

Dans le mixer, je verse des comprimés de Xanax, Nozinan, Mogadon, Nové-
ril, Artane, Cogentine, cinq Valium, trente Lexomil, du Lithium, cinquante pas-
tilles de caféine, une poignée d'antihistaminiques et d'amphétamines, du sirop
pour la toux à la fraise pour le goût, quinze aspirines, un verre de vodka pour
lier, deux œufs frais biologiques, de la ventoline en poudre, du jus d'oranges bio-
logiques pour les vitamines, du lait d'avoine enrichi en calcium, une banane,
une poignée de céréales et une cuillère de chocolat. J'adore le chocolat. Il paraît
que c'est bon pour le moral.

Le mixer écrase les comprimés, le mélange devient mousseux et rougeâtre
comme un milk-shake. L'odeur est appétissante. Je le porte à ma bouche, le li-
quide doucereux réveille mes papilles gustatives.

Après quelques gorgées, la tête commence à me tourner, je m'assois. Je fi-
nis mon verre par petites goulées et je meurs.

Il est l'heure d'aller travailler.

Il y a un mois, je suis allé chez mon médecin, le docteur Gizmo. Je l'apprécie parce qu'il est toujours malade. Je trouve ça rassurant un médecin malade, comme un cuisinier qui mange ses plats. Il est tellement inquiet pour ses patients — au point d'appeler chez eux pour suivre l'évolution d'un rhume — que je ne le dérange qu'en cas de réelle nécessité. Pour le rassurer pendant qu'il m'examine, j'ai toujours tendance à minimiser mes douleurs.

Mais là, j'allais mal, très mal. En fait, j'avais toujours eu mal, mais je ne m'en étais pas aperçu. Ma souffrance s'est révélée quand, il y a quelques semaines, j'ai éprouvé un simple moment de bonheur. J'ai su, alors, combien la douleur avait pris tout l'espace de ma vie au point de se faire passer pour mon homéostasie.

J'avais l'impression que quelque chose me mangeait de l'intérieur. Je me disais que ça allait passer, mais ça ne passait pas malgré les ansiolytiques, la marijuana, les aspirines et tous les petits trous que je pouvais me faire dans la tête avec mon revolver.

– Ça vous fait mal à quel endroit exactement ? me demanda le docteur Gizmo, bafouillant d'inquiétude.

Son cabinet est construit en Simplicité et Professionnalisme Accueillant. On y trouve des dépliants pour nous informer sur différentes maladies, des affiches préviennent des dangers de l'alcool, de la cigarette, de l'abondance de nourriture, de la joie et de l'imagination.

– Partout. Dans la tête, dans les veines, comme si j'étais grignoté. Rongé. Je ne veux pas vous inquiéter, doc, mais c'est très douloureux, vraiment très douloureux. Ça ne veut pas dire que c'est grave, il ne faut pas vous en faire. Je ne veux pas vous alarmer.

Le docteur Gizmo me serra fort dans ses bras. Il me fit passer un scanner de l'ensemble du corps. Il m'expliqua les radios à l'aide d'une baguette.

- Vous voyez là ? dit-il en suivant une énorme forme dans mon corps.
- Oui. C'est un cancer ?

Ça m'aurait embêté d'avoir un cancer : un collègue venait de nous annoncer qu'il souffrait d'un cancer des testicules. Il y a une telle compétition que tout le monde aurait pensé que je le copiais. Ça aurait été très gênant, comme de s'apercevoir au bal costumé de fin d'année que quelqu'un d'autre a aussi eu l'idée de se déguiser en Batman.

– Non, c'est un requin. Regardez : là, vous pouvez voir l'aileron, là, nous avons la queue, ici, la gueule avec ses milliers de dents tranchantes.

– Ah oui. Une fois, j'ai eu une pneumonie. Mais jamais de requin. Il n'a pas l'air très content. C'est quel genre de requin ?

– Il faudra faire des examens complémentaires, mais j'ai bien peur que ce soit un grand requin blanc. D'à peu près six mètres. Je suis désolé, désolé.

– Comment j'ai pu attraper ça ?

– On peut supposer que votre corps est un environnement favorable aux requins : eaux clémentes, chaudes et avec beaucoup de choses à se mettre sous la dent. C'est terrible, vraiment-absolument-tragiquement terrible. Mais il ne faut pas se laisser abattre. Nous allons lutter. L.U.T.T.E.R.

Les analyses confirmèrent son diagnostic : un grand requin blanc nage dans mon corps. Il mesure cinq mètres douze. Ça aurait pu être pire, certains font plus de sept mètres.

Voilà qui explique mes douleurs perpétuelles et généralisées. À la bibliothèque, dans de beaux livres, j'appris à connaître l'anatomie de mon hôte. Je l'étudiai. Tout le monde parle des dents du requin, mais il faut savoir que ce n'est qu'un aspect de sa nature : sa peau est aussi tranchante que des lames de rasoir, ses ailerons et ses nageoires sont comme de grands sabres aiguisés.

Selon le docteur Gizmo, je n'en mourrai pas, en tout cas pas directement. J'aurai l'impression de mourir, mais je ne mourrai pas. M'en débarrasser ne

sera pas une affaire facile. Les médicaments n'ayant que peu d'influence sur le métabolisme du requin, on ne peut l'empoisonner chimiquement comme un vulgaire parasite sans risquer de me tuer par la même occasion.

On n'élimine pas un grand requin blanc. Si encore j'avais eu une roussette, ou même un gentil requin-baleine... L'idéal aurait été d'avoir une marmotte, toute douce et mignonne.

Le docteur Gizmo a hoché la tête d'un air désolé, il pleurait. Je le rassurai et lui préparait un bloody mary dans un verre doseur. Il rédigea une ordonnance pour que j'achète un hameçon à requin à la pharmacie.

Ainsi, en suivant le mode d'emploi avec application, chaque soir, je plante un bout de steak végétal bien gras sur l'hameçon et le fais doucement descendre dans mon gosier, simplement retenu par un fil en nylon, en espérant que le requin vienne mordre l'appât. Il suffira ensuite de le tirer hors de mon corps à l'aide du moulinet.

Avant-hier, ça a bien failli marcher, mais le nylon était trop fin, alors, même si je le tenais bien pendant un petit moment, le fil a cassé.

Je ne perds pas courage, et chaque soir, je retourne à la pêche au requin dans mon corps.

En traitement complémentaire, le docteur Gizmo me prescrivit la vision des *Dents de la mer*, le film de Spielberg, matin, midi et soir. Pour l'effrayer. Il me déconseilla, toutefois, de regarder les suites : *Les Dents de la mer 2, 3, 4* et *5*. Ça ferait éclater de rire mon requin.

En attendant, ce requin me fait terriblement mal. Il nage sans arrêt dans mon corps, dort quand bon lui semble, n'arrête pas de chasser. Il me mâche de l'intérieur, mastique mon cerveau, mon cœur, se promène dans mes bras, jusque dans mes doigts. Son aileron et ses nageoires me déchirent les chairs. Je me sens tout le temps comme si j'étais sur le point de mourir, et souvent, je l'espère, tellement la douleur est vive et constante.

8 h. Je sors de mon appartement. Le couloir tapissé d'une moquette bleue est neuf, neuf depuis des années et pour l'éternité. J'ignore pourquoi on veut arriver à ce résultat, mais la moquette, comme le reste du mobilier et de la décoration de l'immeuble, ne semble pas autorisée à vieillir. Dès que les premiers signes apparaissent — des signes décelables seulement par un œil entraîné à lire les commencements de rides des choses —, des professionnels viennent la nuit, pendant notre sommeil, et remplacent ce qui a osé vieillir.

Je les observe parfois par mon judas. On dirait une opération secrète d'espions. Habillés de combinaisons sombres marquées d'un logo argenté, ils travaillent sans un bruit. Ils ne se parlent pas, chacun sait ce qu'il a à faire. Il y a toujours un chef qui contrôle le travail de son équipe, donne des ordres avec des gestes incisifs de la main, dirige son armée de techniciens comme un général.

Les appareils utilisés sont équipés de silencieux. La perceuse, la décolleuse de papier peint, les scies électriques, les machines à clous, tous sont discrets.

Avant que le jour commence à se lever, les techniciens ont fini et sont repartis comme des fantômes, si bien que personne ne peut deviner le travail exécuté. Les locataires, n'ayant pas vu que la moquette et le papier peint commençaient à vieillir, auront l'image d'un environnement perpétuellement neuf sur lequel le temps n'a pas prise, ni, par conséquent, leur conscience.

Ça n'étonnera personne, personne même ne s'en apercevra. Les locataires vieilliront, en revanche, même protégés par la chirurgie esthétique et les produits de beauté, et peut-être qu'une nuit d'autres hommes en costume sombre viendront les changer comme on change la moquette.

Ils vieilliront donc dans un univers qui lui ne vieillira pas, rassurés par l'éternelle jeunesse du papier peint et de leur univers quotidien. Leurs objets et

vêtements à la mode leur offriront un miroir changeant. Ils vivront dans une éternité chaque nuit rafistolée.

Un jour, ils remplaceront leurs organes, on leur greffera une peau fraîche et des os solides.

Le neuf devient un état permanent de la matière ; c'est le droit de chaque être humain d'avoir un monde primeur, sans passé et sans la mort pour avenir.

Les signes de déficiences dans l'immeuble sont si rares que je pars en expédition dans les étages à la recherche de carrelages fendus, de traces de moisissure sur le papier peint, de vitres légèrement déformées. Je les prends en photo comme s'il s'agissait d'edelweiss rarissimes et d'orchidées magnifiques. Dans des cadres, ces images couvrent les murs de mon appartement pour une exposition permanente.

On ne laisse plus rien vieillir.

Mon premier grille-pain a vécu un an et six mois. Je ne suis pas une brute, je n'y fais pas griller des bouteilles en plastique ou des pneus de tracteur, je m'ensers normalement, pourtant il s'est cassé encore neuf. Il n'est pas possible de construire une relation affective durable avec les objets qui font partie de notre quotidien : garder le grille-pain d'un premier petit déjeuner amoureux, le grille-pain payé avec son premier salaire, le grille-pain qui a vu passer tant d'années et qui porte la mémoire de tout ce qu'on a vécu avec lui. On nous vend de l'amnésie. On jette le grille-pain neuf cassé avec sa petite cargaison d'années de souvenirs. Et si on veut acheter le même pour continuer une filiation, cela ne sera pas possible : la ligne de grille-pain aura changé.

Je n'ai jamais pu me résoudre à ce massacre de mes objets quotidiens. Grille-pain, couverts, appareils ménagers, flacons de lait hydratant, brosse à dents, vêtements. À chaque changement de mes objets utilitaires, je note sur le successeur le chiffre de sa génération. Ainsi, un 2 est gravé sur mon grille-pain, un 8 sur ma brosse à dents.

Il faudrait inventer un artisanat des objets industriels.

Sous mes chaussures, je sens la moquette épaisse. Selon une ingénieure repentie, avec qui je partageai un jour un cocktail ciguë-vodka (je n'avais plus de gin), elle a été étudiée pour que, si un locataire se suicide, le bruit de la chute de son corps ne dérange pas les voisins. Un savant procédé chimique empêche le sang d'y accrocher et de la tacher irrémédiablement.

J'arrive près de l'ascenseur. Au-dessus de la porte, un petit soleil sur un écran me sourit. Encore une parfaite journée ensoleillée.

D'autres locataires attendent à côté de moi. De peur de ne pas recevoir de réponse, personne ne dit bonjour. Tant qu'elle manquera d'assurance, la timidité sera interdite d'expression.

Une jeune femme à ma droite fronce les sourcils dès qu'elle s'aperçoit que je la regarde. Elle m'en veut parce qu'elle a fait une erreur et que je le sais. Pour cette raison, je suis bien plus coupable qu'elle. Elle ne comprend pas pourquoi je n'ai pas déménagé après sa méprise.

L'ascenseur est arrivé. Nous nous y engouffrons sans que nos corps se touchent. Il y a une distance minimale de quatorze centimètres entre chacun, prévue par l'article 367 du règlement intérieur de l'immeuble.

Ma voisine fronce toujours les sourcils. Je crois qu'elle est belle, je n'en suis pas sûr, il faudra que je consulte le catalogue universel des traits de beauté. Je ne sais pas son prénom, appelons-la... Gwendoline. Son appartement se trouve en face du mien. Voilà son histoire, sa petite erreur.

Il y a six mois, l'hiver couchait le jour plus tôt pour ne pas qu'il attrape froid. Moi, je venais juste de me pendre dans mon salon, et j'écoutais n'importe quelle chanson d'Ella Fitzgerald en lisant du Saki confortablement installé dans mon fauteuil en faux-cuir. Tout à coup, la porte de mon appartement s'ouvrit, une femme entra à grandes enjambées, visiblement exaspérée. C'était Gwendoline, ma voisine. Interloqué, j'attendis qu'elle m'explique l'objet de son intrusion. Elle n'en fit rien.

– Bonjour chéri, me dit-elle vaguement, en ouvrant son courrier, sans me regarder.

Mais avant que je n'aie eu le temps de parler, elle enchaînait déjà, jetant sa veste sur une chaise.

– Une journée d'enfer ! Je soupçonne Sally de coucher avec le nouveau stagiaire. C'est un Italien. Tu te rends compte que je n'ai jamais couché avec un Italien ?

Je restai immobile, intéressé par cette situation, curieux de voir ce qui allait se passer. Elle fouilla dans son sac, en sortit une boîte d'aspirine, mit deux comprimés dans un verre d'eau. Elle n'arrêtait pas de parler en marchant dans l'appartement tout en se déshabillant. Plusieurs fois, elle faillit marcher sur une

dalle de carrelage noir. Bientôt, elle fut complètement nue. Elle ne s'était toujours pas aperçue qu'elle s'était trompée d'appartement. Je détournai le regard. Elle fila dans la salle de bains, prit une douche en continuant à parler. Elle sortit de la salle de bains, une serviette autour de la taille, en gueulant : « Merde, où tu as mis mes sous-vêtements ? On était d'accord pour décider ensemble tout changement géopolitique du rangement de nos affaires ! » Puis, elle me vit, assis dans mon fauteuil, mon livre de Saki à la main.

Honteuse et furieuse, elle me donna une gifle, reprit ses vêtements éparpillés et sortit de mon appartement en claquant la porte.

Je m'attendais à recevoir la visite de son mari, un grand mec viril. Il sonna quelques minutes après le départ de sa femme. Avant d'aller ouvrir, j'avalai deux comprimés d'un antalgique opiacé en prévision des coups, je mis un gilet pare-balles sous ma chemise, une coquille sur mon caleçon et un casque de football américain sur ma tête.

Le mari fut charmant. Je lui offris un apéritif. Il me proposa de coucher avec lui et sa femme. Ils me trouvaient très sexy et, en plus, j'étais la seule personne de l'étage à n'avoir pas encore baisé avec eux.

Je déclinai poliment l'invitation. Il le prit mal :

- Tu ne la trouves pas assez bien ?
- Non, non. C'est juste que ce n'est pas ce que je cherche.
- Et qu'est-ce que tu cherches ? me demanda-t-il innocemment en avançant une poignée de cacahouètes.

Touché. Les antalgiques furent sans effet contre cet uppercut. La question reste posée : qu'est ce que je cherche ? Qui est-ce que je cherche ? Et comment ?

Je n'ai jamais aimé le jeu de la séduction. Acheter l'amour avec de l'argent ou un rôle social, des flatteries et une avantageuse publicité de soi, ça me semblait profondément déprimant. Je ne veux pas me vendre : je serais un trop bon produit.

Il y a toujours eu un problème de décalage entre le monde et moi. La nuit, il arrive que le soleil ne se soit pas couché sur mes paysages intérieurs. Le monde dans mon corps n'a pas le même rythme qu'à l'extérieur. Je ne dis pas qu'il y a un autre univers en moi, non, c'est le même, mais qui passe différemment. Les saisons ne sont pas synchrones : je peux être en hiver en plein été ; le printemps surgit au milieu de l'automne ; de la neige peut tomber sur une plage ensoleillée ; minuit sonne en matinée ; du brouillard apparaît n'importe quand ; les fleurs s'ouvrent au ralenti et vivent pour des années.

Les choses restent accrochées aux branches d'imperfection de mon être, elles s'emmêlent dans la jungle de mon anormalité ; le temps y paresse. Je me souviens d'une feuille que j'avais vu tomber d'un arbre, mais sa chute ne fut achevée en moi que huit mois plus tard. En empruntant les arcanes et les labyrinthes de l'architecture de ma personnalité, il est possible que le monde se perde en chemin, ou s'y sente en vacances.

Ça tient à ma représentation de la Terre. Ce n'est pas que je ne croie pas en la description de la Terre que nous offre la science, mais je ne me suis jamais senti concerné. Savoir que la Terre est ronde, c'est quelque chose que je n'arrive pas à comprendre, ce serait comme de lire les pages financières à une marmotte. La marmotte ne sera pas contre, simplement elle ne comprendra pas la réalité de ces informations, ni leur sens. La réalité d'une marmotte c'est son terrier, l'hibernation, sa nourriture. Pour elle, la Terre n'est pas ronde, mais creuse.

Quand j'imagine la Terre avec mon périscope intérieur, je la découvre sous la forme d'un amoncellement d'époques et de civilisations, un monde dont les atomes sont historiques. Passé, présent et futur sont des fleurs qui distillent leur pollen pour constituer l'atmosphère de cette chimère. Chaque rire, chaque pleur et cri de douleur, chaque pensée, rêve et sentiment est un atome de ce monde en expansion. Les esprits, les âmes, les espérances brisées, les bonheurs sont les

fossiles vivants qui habitent ma réalité. Autant dire que c'est un vrai bazar. Essayez d'imaginer une mappemonde avec ça.

Ça me rassurerait d'être fou, le monde aurait plus de sens.

Vous permettez que je m'allonge ? Je prends ce coussin si ça ne vous gêne pas.

Voilà.

Les êtres humains ont un squelette interne, nous sommes d'accord, mais comme dans un miroir, ils ont aussi un squelette externe qui les articule également. En avoir conscience permet de jouer avec, de s'en servir et surtout de l'habiller de veines, de chair, d'organes, de muscles et d'une peau, que l'on nommera amis, amour, famille, passions, pensées. Et il vaut mieux avoir des os solides aux articulations souples. Certains ne le voient pas, ne s'en occupent pas, car la révélation et l'incarnation du squelette externe, si elle est source de richesses, donne prise aux blessures. J'ai peu de chances d'être reconnu comme savant, pourtant la science fut ma méthode.

À l'époque où j'essayais de vivre, j'avais tenté de mettre de l'ordre dans tout ça. L'idée d'une autothérapie, une réforme de moi-même, une méthode dans l'éducation de ma personnalité pour enfin pleinement participer à la magnifique horreur sociale.

J'assignai à chaque jour de la semaine une humeur :

Lundi : heureux et positif

Mardi : dépressif fatigué

Mercredi : agressif

Jeudi : naïf

Vendredi : cynique et plein d'ennui

Samedi : réac

Dimanche : brillant et drôle

Pour faire fructifier mon cursus d'asocialité, je rejoignis les rangs d'une contestation qui voulait les abolir. Je n'étais pas très efficace, pas très adroit, pas assez rentable pour occuper un poste important. Je ne croyais pas assez en la société pour être vraiment impliqué dans sa critique, alors je faisais des théories comme d'autres font des oiseaux de papier.

Mes camarades avaient cette forme d'intelligence qui suit les lois de la pesanteur et de la thermodynamique. Nous voulions changer la société, il aurait été plus facile de caresser un dragon psychopathe shooté au crack. Bientôt, il m'apparut que le moyen le plus efficace de faire quelque chose de sérieux au sein de la contestation était d'être espiègle et joyeux.

J'étais très doué pour fabriquer des théories comme d'autres le sont pour fabriquer des chaises, et elles étaient en effet des chaises pour mes camarades contestataires. J'appelais mes théories des publicités, car c'est ce qu'elles étaient : il faut parler la langue de l'époque pour être écouté. Je trouvais des slogans accrocheurs, des démonstrations séduisantes et des preuves rhétoriques. Il y a des publicités qui ne sont pas mensongères.

Les réalités vivent le temps de leur support. Ainsi, celles gravées dans la pierre ont duré des millénaires, celles dans du parchemin des siècles, dans du papier acide quelques années. Nous étions à l'âge des supports digitaux. Chaque publicité avait une date de péremption qui apparaissait quand trop de gens y croyaient.

Je fournissais des publicités attrayantes aux consommateurs de révolution et de contestation.

Le sexe étant à la mode, je développais des publicités théoriques avec cet ingrédient qui a le don d'attirer le client. Si la mode avait été aux chapeaux à plumes, nul doute que j'en aurais fait la base de mes publicités théoriques révolutionnaires.

Finalement, je quittai le mouvement, mes camarades discutaient la validité de mes analyses, les contestaient ou les approuvaient. En cela, ils faisaient une erreur : soit on achète le produit intellectuel vanté par mes publicités théoriques, soit on ne l'achète pas. Il n'y a pas d'autre alternative.

Je n'ai jamais cru à mes publicités, je trouvais comme une sorte d'arrogance dans la croyance en des choses vraies.

Ding-dong. À chaque étage, ding-dong, la porte s'ouvre sur de nouveaux passagers vêtus de leurs scaphandres Armani, Chanel, Viviane Westwood, Jean-Paul Gaultier.

Et tout le monde continue à ne pas se parler. Ça fait un non-boucan incroyable, à tel point que chacun devient sourd à ce que les autres ne disent pas. Je ne sais pas ce que je risquerais si je décidais de commettre ce crime : parler à mes voisins. Une peine silencieuse, certainement.

Il y a des aventuriers qui escaladent l'Everest avec un bandeau sur les yeux et les mains attachées derrière le dos, des hères héroïques qui se lèvent tous les matins à 6 h pour faire pendant toute une vie un travail qu'ils détestent, des pompiers, des flics, des gangsters qui risquent leur peau. Mais ces mêmes personnes n'oseront pas adresser la parole à leur voisin de palier — en l'occurrence moi. Je suis sûr que cet homme et cette femme derrière moi, collés contre la paroi et qui ne se regardent pas, baiseraient dans un coin de l'ascenseur plus facilement qu'ils ne s'ouvriraient l'un à l'autre.

Ding-dong, encore un autre étage. J'ouvre mon sac et en sors une cordelette en acier brillant. J'ai emprunté un livre sur les noeuds à la bibliothèque. Je fais un beau nœud coulant à ma corde, très réussi, je suis fier de moi. Je veux l'accrocher à la barre fixée au plafond de l'ascenseur, mais comme elle est trop haute, je suis obligé de monter sur les épaules de deux passagers.

Voilà, c'est fait.

Ne bougez pas, s'il vous plaît. Merci. Je mets la corde autour de mon cou. Je reste en équilibre, les jambes arquées sur cet homme en costume et cette femme en tailleur. Comme ils ne sont pas de la même taille, je dois avoir l'air ridicule.

Ding-dong. L'ascenseur s'arrête au rez-de-chaussée. Les passagers sortent par deux ou trois. Enfin, c'est au tour de mes deux escabeaux humains de franchir le seuil. Mes jambes tombent dans le vide, suivies par le reste de mon corps. La corde se resserre autour de mon cou, je ne peux plus respirer. Je me balance comme un pendule, agitant les jambes et les bras, essayant de prendre appui sur des atomes moins microscopiques que les autres. Si ma chute avait été un peu

plus violente, mes cervicales auraient été brisées, mais je n'ai pas pris assez d'élan. C'est une question d'entraînement.

Il n'y a absolument aucun risque que la cordelette lâche, elle est en acier, agréée chantier, elle peut résister à huit cents kilos. Comme je n'en pèse que soixante-dix, ça me fait penser qu'on aurait pu se pendre à plusieurs. Ça dure quelques secondes. Plus de sang, plus d'air et la cordelette commence à me cisailer le cou. Je m'aperçois que je bande, ce qui ne m'était pas arrivé depuis une éternité, c'est rassurant, et je meurs.

Un quatuor de mariachis joue dans le hall de l'immeuble. Des Mexicains habillés de vêtements colorés, trois hommes avec banjo, guitare, trompette, et une femme qui chante et danse.

Ils ont toujours été là. Aussi loin que je remonte dans ma mémoire, je les ai toujours connus. Ils apparaissent, me jouent une belle chanson, puis s'évaporent.

Il y a un changement, pourtant.

Avant, les Mexicains ne venaient que très irrégulièrement, il pouvait se passer des semaines, des mois sans qu'ils se manifestent, mais depuis quelque temps ils me rendent visite plusieurs fois par jour.

Bizarrement, ils ne chantent aucune chanson mexicaine, ou même espagnole. Ils interprètent des succès pop de grands groupes, mais à la mexicaine. J'ai déjà eu droit à pas mal de chansons des Beatles, Cure, Supergrass, France Gall, Divine Comedy, Tom Waits, Marvin Gaye, Destiny's Child, Pulp, Björk, Portishead, Yann Tiersen, L'Air de Rien. Comme ils ne jouent que ce que j'aime, je dois admettre qu'ils ont bon goût.

Ça dure quelques minutes. Ils jouent fort, ponctuent les chansons d'exclamations en espagnol, sont d'une bonne humeur communicative même quand ils jouent des chansons tristes.

Je suis le seul à les voir, ce qui doit signifier que j'ai une bonne vue. À la fin de leur petit spectacle, ils me saluent en baissant leur chapeau, en faisant une révérence, un signe de la main, un clin d'œil.

Aujourd'hui, dans le hall en marbre blanc veiné de rouge de l'immeuble, ils interprètent une version endiablée de *Can't take my eyes off you*, la grande chanson d'amour de Frankie Valli. Je chante le refrain avec eux en berçant mon sac dans mes bras. Le concierge me regarde en souriant.

Je les applaudis, ils me saluent. La femme me jette une fleur rose et rouge, et ils disparaissent. Je glisse la fleur à ma boutonnière. Une odeur de terre mouillée reste après leur départ.

Je sors de l'immeuble.

Des essaims de bruits et de sons, de couleurs, de formes, se précipitent sur moi comme des abeilles. La ville fonce sur moi pour m'effacer. La circulation des corps et des objets défile devant mes yeux pour les rayer.

Dans la rue, il y a beaucoup de voitures et de gens, qui remplissent mes orbites comme si j'étais une dinde aux marrons.

Un soir de neige cotonneuse, je préparais un dahl de lentilles corail en chantonnant un air de cour martiale, quand je m'aperçus que je n'avais rien vu de toute la journée. Je n'avais strictement aucun souvenir de ce que j'avais pu voir. Le lendemain matin, sur le trajet pour aller au bureau, je fis attention : j'observai la vie de la ville avec acuité. Au bout de quelques minutes, je me rendis à l'évidence : il y avait trop d'objets volatiles, trop de personnes dans tous les sens pour que je voie effectivement quelque chose.

De trop, il ne restait rien. La profusion extrême et l'agitation de cette profusion effaçaient le monde et la conscience que je pouvais en avoir.

Une veille de Noël, un clochard avec une marmotte sur l'épaule m'a accosté près d'un supermarché. Il voulait me vendre ses mémoires, enfin plutôt les droits de ses mémoires, il n'avait plus qu'à les écrire. Ça ne m'intéressait pas trop, alors je lui donnai un billet et mon paquet de pop-corn : il voulait s'en faire un oreiller pour son lit en papier journal.

– Tu sais, petit, me demanda-t-il en enlevant sa casquette et en m'invitant à rester debout dans le living-room fantôme de cette ruelle sombre et puante, pourquoi on met des plumes dans les oreillers ?

– Par haine pour les canards, j'imagine.

Je n'avais pas le cœur à discuter. J'étais pressé de rentrer chez moi pour partager mon repas de Noël avec mon assiette et mes couverts, danser toute la nuit sur le toit de l'immeuble avec les flocons de neige, les étoiles dans le ciel et les lumières de la ville ; et embrasser l'air pollué avec mes lèvres pâles.

– Parce que personne ne bouffera les plumes. Le truc idéal à mettre dans un oreiller, c'est le pop-corn. Ils ont fait ça au début, quand les oreillers venaient juste d'être inventés, ils foutaient des pop-corn. Rien n'est plus confortable. D'ailleurs, ils songent à en mettre dans les air-bags et les prothèses mammaires. Bon, mais le problème c'est que les gens pouvaient pas

s'empêcher de les manger, et après l'oreiller c'était plus rien et les gens avaient mal au cou. Alors ils ont fait des tests et des études scientifiques, et ils ont décidé de mettre des plumes à la place, du synthétique ou même des matières végétales.

– Écoutez, c'est une belle histoire, mais vous aussi vous allez les manger ces pop-corn.

– Ce n'est pas une belle histoire, dit le vieux en me prenant le bras, c'est de la science. Et moi, je ne peux pas en manger, regarde !

Il sourit pour me montrer ses gencives.

– Je n'ai plus de dents. Alors je peux avoir mon oreiller en pop corn.

– Mais, je lui fais remarquer, il n'y a pas besoin d'avoir des dents pour manger des popcorn : ça fond dans la bouche.

Sous la crasse de son visage, le clochard rougit. Un peu confus, il repartit sur ses mémoires.

Son bateau avait été coulé pendant la guerre. Il n'y avait eu que deux survivants, lui et un jeune mousse. Il avait réussi à sortir de l'eau tout seul, bon nageur, il était monté sur le bateau de secours, un navire de guerre allié. Mais le petit mousse, lui, nageait difficilement. De plus, le bateau ne pouvait pas s'approcher pour le repêcher, à cause des déchets en feu de l'épave. Il y avait des centaines d'hommes sur le pont qui l'encourageaient. Le capitaine ordonna qu'on lui lance des bouées. Les matelots lancèrent des centaines de bouées autour de lui. Pour ainsi dire la mer était couverte de bouées. Mais, finalement, entouré de cet océan de bouées, le petit mousse coula. Il y avait eu tellement de bouées qu'il n'avait su à laquelle s'accrocher, et même quand il s'était décidé, le flux des bouées, leur mouvement l'avait fait lâcher prise, comme s'il essayait de saisir des sables mouvants.

Une seule bouée l'aurait sauvé, un trop grand nombre l'a tué. En grand amateur de *Colombo*, je vis une morale à tirer de cet épisode.

Dans la rue, je me retrouve tous les matins comme ce mousse entouré de bouées. Il y a trop de gens, trop de voitures, trop de choses auxquelles ma conscience se frotte sans y avoir prise.

Ainsi, pendant des années je me suis précipité dans l'océan sans le savoir. Simplement en marchant parmi mes semblables, j'étais en train de me noyer, de couler au fond des fosses socio-abyssales, pour une journée, pour encore une parfaite journée ensoleillée. Et le soir, je revenais avec rien, avec un grand vide,

de l'eau plein les souvenirs. Je pense que c'est comme ça que j'ai attrapé ce grand requin blanc qui nage dans mon corps.

Un temps, pour ne pas dériver et ne pas sombrer dans l'océan de la réalité ordinaire, dès que je sortais de mon immeuble, je me plantais un couteau dans le cœur comme une ancre de bateau. En titubant, en agonisant, en mourant pas à pas, j'étais en sûreté pour traverser la ville.

Depuis, j'ai appris à nager pour pouvoir marcher.

Tout le long du trajet jusqu'au bureau, c'est-à-dire à peu près un kilomètre, j'ai placé mes propres bouées.

Mes balises de survie.

Il y a neuf cabines téléphoniques sur le trajet. Réparties sur les deux trottoirs.

La plus grande distance entre deux cabines téléphoniques est de cinquante deux mètres.

Dans mon appartement, un terminal téléphonique a en mémoire le numéro de ces neuf cabines. Ce terminal est relié à ma chaîne hi-fi. Un disque des cantates de Jean-Sébastien Bach, par Nikolaus Harnoncourt, tourne dans le lecteur. Ce système est relié à une horloge programmable qui, à 8 h 30 précises, c'est à dire au moment où je franchis le seuil de l'immeuble, réveille la chaîne hi-fi et le terminal téléphonique qui compose le numéro de la première cabine.

À 8 h 30 et trois secondes, le disque des cantates de Bach commence à tourner. Le mode *repeat* est enclenché sur la cantate BWV 118b *O Jesu Christ, mein Lebens Licht*.

À 8 h 30 et sept secondes, au moment où j'arrive à la hauteur de la première des neuf cabines téléphoniques, le téléphone sonne, la cantate commence.

Le terminal téléphonique compose, avec quelques secondes d'écart, les numéros des autres cabines.

Ainsi, je n'ai qu'à décrocher les combinés sur le trajet pour entendre la cantate de Bach. Ces cabines musicales font office de bouteilles d'oxygène sur lesquelles je peux me précipiter quand je suffoque au milieu de la foule.

Je ne sais pas à quelle époque on a déclaré pour la première fois que la Terre était ronde. Des savants ont été brûlés pour ça. Ma théorie est différente, et des millions de personnes la payent toujours de leur vie. La Terre est plate,

j'espère qu'on s'en apercevra un jour, ça évitera bien des erreurs fatales à l'humanité dans ses promenades intergalactiques.

La Terre est plate, pour la simple raison que la Terre est une partition de musique. Ce n'est pas une métaphore, non, vraiment la Terre est une partition. Il ne s'agit pas de poésie.

Prenons un exemple. Une balade en ville. Certains se promèneront en voyant la ville selon ses avenues, ses rues, ses magasins, trottoirs et immeubles. Ils croiront en la forme matérielle solide de la ville.

Pour moi, ces lignes de béton, ces trajets piétonniers et routiers, ces façades immenses inventeuses d'ombre, tout ça a la solidité d'une brise. Je les vois, mais ce n'est qu'un voile fragile dans lequel on se cogne.

Les ouvrages les plus solides sur Terre, nous assure-t-on, sont les pyramides d'Égypte, rien n'a dépassé leur forme millénaire. Mais ces gigantesques pierres sont constituées de multitudes de grains, et entre ces grains, il n'y a que de l'air. Prenons maintenant le cas de la musique. Une musique est constituée de notes, et entre ces notes, il y a du silence. Comme l'air entre les grains de pierre, ce silence ne peut pas être deviné, il est invisible à nos oreilles, mais ce silence est le ciment des notes, il est leur liaison. Et si l'air peut disparaître, bouger, le silence, lui, est inaltérable. On peut démolir une pyramide, on ne peut ébrécher la musique. Ce qui fait de la musique la seule architecture qui peut se mesurer à l'infini.

Selon certains astrophysiciens, l'Univers a une fin. C'est triste pour lui, mais c'est un destin qui n'arrivera pas à la musique, car il y aura toujours du silence.

La réalité physique d'une ville, de la Terre et de l'Univers, est déterminée par la musique qui dessine sa véritable géographie. Il ne s'agit pas d'un petit air qui définirait telle ville, mais d'une géographie musicale qui donne des chemins pour nos pas, des voies et des jardins pour nos rencontres, des avenues pour nos heures riches et glorieuses.

Un poème d'Emily Dickinson commence ainsi : *Split the Lark and you'll find the Music*, que l'on traduira par « Coupe l'alouette en deux et tu trouveras sa musique ». Chez les êtres humains comme pour les villes et les oiseaux, la véritable anatomie est musicale. Il n'y a pas de cœur, pas de cerveau, de sang ou de salive. Seulement une certaine musique qui porte notre personnalité. Tous ces

organes, ces bâtiments, cette réalité palpable n'est que la métaphore de ce que sont nos rêves.

8 h 30. Je sors du hall de l'immeuble. Je marche quelques mètres, la première cabine sonne. Je décroche.

*O Jesu Christ, mein Lebens Licht,
Mein Hort, mein Trost, mein Zuversicht, Auf Erden bin ich nur ein Gast
Und drückt mich sehr der Sünden Last.*

Hier sur le trajet, je n'ai décroché que trois fois le téléphone. J'étais plutôt en forme.

Je croise un vieil homme qui promène son ulcère au bout d'une laisse. Il me bouscule. Une femme s'ouvre les veines dans le caniveau pour ne pas tacher le trottoir. Des milliers de litres de café et d'anxiolytiques flottent dans l'estomac des passants comme un océan en tempête.

Quelques personnes se jettent nonchalamment sous les roues des voitures qui accélèrent, d'autres se pendent aux lampadaires, une sans abri mendie une pilule de cyanure. Un enfant accroupi sur le trottoir s'est ouvert le ventre avec un sabre japonais en plastique bleu fluorescent ; avant de s'écrouler, il donne des miettes de gâteau aux écureuils. Un homme se plante un couteau au milieu du front et ouvre son journal. Des jeunes femmes en tailleur gris courent. Elles sont si pressées qu'elles ont du mal à ajuster le canon de revolver sur leur tempe. En chœur, elles tirent. La moitié de la tête arrachée, elles continuent à courir, l'une d'elles sort un petit miroir et du fond de teint dont elle tamponne son visage déchiqueté.

Un policier verbalise un homme coupé en deux qui s'est jeté sous un bus en dehors des passages piétons. À sept mètres devant moi, à côté d'une banque, une cabine téléphonique sonne. Vite, poussez-vous ! C'est pour moi.

Le bureau. Quartier chic à deux secondes de la Cinquième Avenue, à côté des Champs-Élysées, entre Mayfair et Ginza. Grand immeuble d'un gris multi-nationale. Avec ses feuilles de billets et d'actions, il veut passer pour une sorte d'arbre ; ses racines se développent dans le cerveau de ceux qu'il impressionne.

Un vigile avec des métastases sur le foie fouille mon apparence. Elle est impeccable.

Je rentre. Dans l'ascenseur, je suis tout seul. Je me regarde dans le miroir. Je ne me reconnais pas, c'est parfait. Ma perruque est bien ajustée, je remonte mes lunettes sur mon nez. Je me trouve une parenté avec le monstre de Frankenstein : mon corps d'occidental privilégié bien habillé est constitué des morceaux rapiécés des corps de morts et de vivants dont le crime est d'être pauvres, non-blancs, non-valides. La montée est un peu longue. J'en profite pour prendre une grenade dans mon sac. Je la dégoupille. Mon corps est déchiqueté en 4 854 lambeaux.

Arrivé au cinquantième étage, la porte s'ouvre. Mon bureau, mon service et, déjà, de nombreux collègues qui fabriquent des petits tourbillons dans l'air tiède conditionné.

Publicité : Pour ne pas être invisible, il faut bouger, s'agiter, parler fort.

Un collègue dont j'ignore le nom, mais qui s'appelle certainement n'importe comment, me sourit : nous faisons partie du même bateau, même si nous ne savons pas exactement à quoi il correspond, ni où il vogue.

Ici, l'indifférence est chaleureuse. On s'appelle par son prénom, on se donne des tapes dans le dos. On rigole devant la machine à café qui a un sens de l'humour si décalé.

Un élégant et beau type avec des staphylocoques dorés sur la main et le visage me fait un clin d'œil. Depuis que j'ai été nommé à un poste important, je suis devenu plus séduisant.

Tous les bureaux sont ouverts, la porte n'est pas dans la philosophie de la Compagnie.

J'allume mon ordinateur et la minuterie de la bombe à retardement posée sur mon bureau programmée pour exploser à 11 h 59, juste avant la pause du déjeuner.

J'aime bien venir travailler. Pas pour faire ce travail que je fais si bien et dont j'ignore toujours la nature. Mais pour étudier.

Le bureau est ma forêt amazonienne domestiquée. Le cours de l'Amazone coule dans les robinets et les toilettes, les arbres sont dans le bac de la photocopieuse. Les insectes sont partout, leur étude est devenue un jeu passionnant.

Les sentiments sont des insectes. Ils ont six pattes, des ailes, je les collectionne. Ils sont faciles à attraper, il suffit d'un filet à papillon aux mailles serrées et d'une simple pince à épiler. Ils sont extrêmement solides, comme des chars d'assaut minuscules. On pourrait les croire constitués d'une mécanique par-

faite ; de petits êtres industriels dont les mandibules lisses, le thorax brillant, toutes les parties du corps, semblent avoir été moulées selon des plans précis. Cette impression est renforcée par le fait qu'ils n'ont pas de sang, ni aucun liquide corporel. Ceux que je n'arrive pas à attraper, la plupart, disparaissent en trotinant.

Ils courent, volent, bruissent dans tout l'étage, s'échappent des ruches que sont les êtres humains, trottent sur leurs corps, sortent des manches de leurs chemises, de leurs oreilles, de leurs lèvres au détour d'un sourire. Voilà, je suis le pickpocket de l'âme, je fouille le cœur des humains. Ils ne s'en apercevront pas.

En naturaliste amateur, modeste Jean-Henri Fabre, riche d'une petite collection, j'ai commencé la classification de ces insectes.

1. Bons sentiments (bs) Mauvais sentiments (ms)
2. Sentiments tristes (st) Sentiments joyeux (sj)
3. Sentiments durables (sd) Sentiments éphémères (se)

Un insecte peut être bs-st-sd. Chaque insecte correspond à une combinaison de ces trois classes assurément arbitraires.

Trois degrés caractérisent la force du sentiment. Ainsi, notre insecte peut être bs2-st1-sd3.

Pour que cela soit plus charmant, j'ai transformé cette base uniquement faite d'abréviations, en les allongeant.

bs devient béesse ; ms, èmèsse ; st, esté ; sj, esji ; sd, esdé ; se, esseu.

On parlera d'un bestesdé 332. Par exemple, un amour malheureux.

Je ne suis qu'au début de mon entomologie, j'ai isolé les grands groupes, il est évident que la nomenclature deviendra peu à peu plus fine et plus complexe.

Les plus beaux insectes sont les sentiments les plus beaux, les plus joyeux et les plus durables. Ils sont de magnifiques papillons dont les couleurs forment une traîne qui scintille dans l'air. Ils volent.

Les insectes les plus répugnants sont les sentiments vils et méchants. Ils rampent.

Les insectes rabougris et chétifs sont les sentiments malheureux. Ils trottent.

Ma collection ne comprend que peu de papillons. J'ai toujours un filet et une pince à épiler dans un tiroir de mon bureau. Quand je vois un sentiment nouveau sur l'épaule d'un collègue, je le saisis et l'épinglé dans une petite boîte au milieu d'un lit de coton. Dans mon appartement, une pièce entière est dédiée à ma collection de sentiments. Accrochés avec des épingles, les insectes reposent dans une vitrine, alignés par espèce, une étiquette indique leur nom. De petites lumières mettent en valeur leurs couleurs ou leur fadeur, les font paraître comme des diamants ou de la verroterie dans une bijouterie.

Je sers les accoudoirs de mon fauteuil, mes jointures deviennent blanches. J'enfonce mes ongles dans la paume de ma main. Le requin s'agite, fonce dans ma chair, la déchire avec son aileron et ses nageoires en emportant des grappes de veines. Il descend profondément à coups de queue, toujours à la recherche de nourriture. Je suis en sueur.

Il est 11 h 58 et cinquante-neuf secondes, je resserre le nœud de ma cravate, avale une gorgée de jus d'orange multivitaminé.

La bombe sur mon bureau explose.

La déflagration est si violente que je suis instantanément et complètement grillé sur place, mon sang même est transformé en une poudre noire, mon squelette est friable comme s'il était en sucre glace.

La pause du déjeuner. Nous nous rendons tous à la cantine située au soixante-douzième étage. Ascenseur. L'ambiance est agréable, c'est un ordre de la direction. Il est bien vu de rire et de discuter, ça favorise l'avancement. Derrière des écrans de contrôle reliés à des caméras, des psychologues analysent nos comportements pour prendre soin de notre bonheur.

Évidemment, la nourriture est issue de l'agriculture biologique ; comme la cocaïne que les cadres vont sniffer dans les chiottes. La marijuana est garantie sans pesticides.

Mon plateau en main, je quitte le groupe de mes collègues et me dirige vers une table vide. Je ne voudrais pas qu'au moment de nous asseoir à une table de six, on se rende compte qu'il n'y a pas assez de place pour tout le monde, et qu'il faudra en exclure un.

Une femme vient s'asseoir à ma table. Elle me parle. Je lui parle. Aucun de nous deux ne sait ce que nous disons. Il n'est pas nécessaire de se comprendre,

ni de s'entendre, à vrai dire c'est même considéré comme une perte de temps et d'énergie. Nous avons une discussion formidable, pleine de sourires, de rires et de froncements de sourcils.

Des hommes et des femmes promènent leurs animaux domestiques. Il est permis de les apporter au bureau, maintenant qu'ils s'appellent Angoisse, Compétition, Peur, Sueur, Ambition, Maux d'Estomac. Ils sont tenus en laisse par leurs maîtres. Plus exactement, une laisse de chair, de sang et de boyaux baveux les relie.

Publicité : la civilisation, c'est la domestication et l'élevage de la peur.

Un homme fait pisser son Stress près du banquet à sushis. L'Insomnie d'un vieil homme aboie sur tout le monde. La Terreur d'Être Licenciée, énorme animal à poils roux d'une jeune employée, tourne en rond en remuant la queue.

Les frites manquent de sel, le poivre est trop doux. Je dépose quelques pinces d'arsenic sur mon joli dessert coloré.

Les premières notes de *California Dreamin'* développent leur architecture dans la cantine. Sur une table en face de la mienne, en piétinant les assiettes de mes collègues, le quatuor mexicain interprète la chanson des Mamas & Papas.

Ce midi, je me passerai de dessert.

J'ai décidé d'arrêter de fumer. C'est d'autant plus facile que je n'ai jamais commencé. Mais, dans la Compagnie, arrêter la cigarette est le signe d'une grande volonté, d'une attention à sa santé et une preuve de respect à l'égard de

son entourage. Alors j'ai déclaré que j'arrêtais de fumer. La direction a félicité mon courage.

Il vaut mieux être un fumeur repentant ou repentant qu'un non-fumeur. Un non-fumeur, personne ne remarque son exploit de n'avoir jamais commencé, et il n'arrête pas de se plaindre de la fumée, il éternue, c'est un vrai rabat-joie. Le fumeur qui veut arrêter est un héros.

Je laisse donc négligemment traîner des paquets entamés de cigarettes mentholées, des boîtes de patchs et de chewing-gums à la nicotine. Les bijoux de la couronne de ma gloire.

Des collègues fumeurs me demandent comment je fais, m'envient, sont impressionnés par mon audace.

« Comment tu fais ? »

« On t'envie. »

« Nous sommes impressionnés par ton audace. »

Question de volonté.

Je regarde la photo encadrée posée sur mon bureau.

Ma famille et moi dans un beau jardin d'été avec piscine. La femme magnifique s'appelle Claudia, c'est ma femme, elle est championne du monde de finance catégorie OPA. Les deux enfants magnifiques sont les miens, le plus petit a un asthme magnifique, ils sont très bons élèves. Et, quand ils auront l'âge, je leur expliquerai qu'il ne faut surtout pas utiliser la seringue d'un camarade, à moins de l'avoir préalablement désinfectée avec de l'alcool.

Heureusement, ce n'est pas vrai. J'ai payé des acteurs pour prendre la pose à côté de moi. La photo a été prise dans un jardin loué pour l'occasion. Rien n'a été laissé au hasard, ma famille est idéale. Ma femme correspond aux critères de la perfection moderne. Mes enfants auraient pu figurer dans une publicité pour n'importe quel régime fasciste : dents blanches, sourire éclatant, sportifs, si beaux, le genre de gosses que tout le monde adore spontanément. Mes collègues craquent pour eux. Ces luxueux accessoires aux yeux bleus ont eu une grande influence sur mon image et mon avancement dans la Compagnie. Sans eux, je serais méprisé. Mes collègues m'envient ces parfaits produits humains.

À chaque banquet, à chaque cérémonie où la présence de la famille est nécessaire, je loue leurs services pour qu'ils racontent quel mari formidable et quel père génial je suis.

La vie n'a pas été faite pour moi : je suis un être humain avec des branchies.

Je paye un acteur pour aller au théâtre, au cinéma, fréquenter les fêtes, danser dans les boîtes à la mode, séduire, participer à des réunions, s'engager dans des associations et des partis politiques. À ma place.

Pour chaque mission, il porte mon nom et me représente. Il est un mieux-moi. D'une intelligence qui ne doute de rien et a réponse à tout, il sait me faire aimer. Un détective privé le suit et prend des photos de ma si parfaite vie sociale. Je l'observe être moi. Franchement, il est beaucoup plus doué. Il est beaucoup plus sûr de moi que moi. Il est un meilleur moi que moi. Les femmes m'aiment quand il est moi, les gens sont adorables. Mon mieux-moi ne se soucie de rien, danse toute la nuit dans des boîtes pour les jeunes gens dorés, ces muscadins pleins d'une rébellion et d'une insouciance conformes, tombe amoureux d'une femme épatante qui l'aime d'un amour fou. Il s'implique dans la vie, débat de choses importantes, dénonce le monde pour promouvoir un nouvel ordre. Il fait tout ce que je n'arrive pas à faire sans rire, ou que je fais mal, et qui me donne l'impression de m'être trompé d'espèce. Il opère les concessions que je refuse, n'a pas la conscience qui m'empêche d'être plus heureux, ne se pose pas de questions, obéit à ses penchants sans s'interroger.

Malheureusement, parfois il faut bien vivre. Quand je ne peux me dispenser de ma présence en société, je loue les services d'habilleurs. Un gagman de la télévision m'écrit des blagues et des histoires brillantes que je pourrai ressortir très à propos dans les réceptions, les banquets, les repas d'affaires, au bureau devant la machine à café. Une prof de rhétorique écrit les textes de mon quotidien au travail et parmi les gens. Ils trouvent les mots qui rouleront sur les rails de la compréhension de mes auditeurs. Tous les samedis, le gagman et la professeure m'enseignent le programme de la semaine à venir dans un charmant parc en bas de chez moi. J'ai aussi suivi des cours de maintien et de diction.

Biographie. Je me sens comme un individu normal, ce qui doit faire de moi quelqu'un de très singulier.

Mes parents sont morts avant ma naissance. Ils se sont suicidés quand ils avaient cinq ans, avant que la vie ne vous oblige à devenir et à être quelqu'un, à occuper une place, à penser quelque chose d'elle.

Enfant, je passais des heures à marcher sur le rebord des jardins publics. Puis mes pieds ont grandi. C'est le drame de ma vie. Si j'ai une théorie politique, elle tient entièrement dans cette constatation : mes pieds sont devenus trop grands pour que je continue à marcher sur le rebord des pelouses.

Vint le temps où il me fallut choisir un métier.

Plus jeune, je voulais faire profession d'écrire des lettres à mes amis. C'est la chose au monde pour laquelle j'étais le plus doué et qui m'enchanta le plus. Mais au moment de la concrétisation de ce rêve, je n'avais plus ni timbres ni amis.

Pauvre et orphelin, je rêvais alors d'argent comme d'autres rêvent de l'océan.

Ma réussite a été évidente. Je ne me suis pas forcé, l'excellence est un petit chemin de campagne. On apprend aux montagnes à courber l'échine.

J'ai réussi ma vie parce que je n'ai pas réussi à vivre.

L'amour est un joli pays c'est la Suisse, les îles Caïmans, les Caraïbes, une réalité offshore, un paradis sentimental et sexuel pour les privilégiés et les truands. Je décidai de parcourir d'autres contrées, dans l'espérance de trouver un foyer qui m'accepterait dans sa langue. Finalement, prohibé dans tous les pays, je pris la nationalité des airs et des bombes en parcourant le globe dans mon B52.

Je regarde par la fenêtre. Le monde a l'air d'un vieux film d'aujourd'hui. Je vois déjà trop clairement les indices qui feront dire dans dix ou vingt ans combien notre époque est démodée et ridicule.

Bientôt le monde n'existera plus. La société n'en aura plus besoin.

Avant l'air servait à respirer, la nourriture à se nourrir, les armes à tuer. Aujourd'hui, les armes sont diluées dans un air et une nourriture qui empoisonnent. Le pouvoir n'a plus besoin de fusils, de camps et de barbelés, plus besoin de tanks, le totalitarisme est délayé dans l'atmosphère et la matière de notre pensée.

Voici venu le temps où les flics et les soldats sont devenus les métaphores vivantes d'une réalité invisible.

Composition de l'atmosphère terrestre :

Azote 78 %, oxygène 20 %, argon 0,93 %, traces de CO₂, un peu d'eau, de méthane et de polluants. À l'avenir, si l'on veut comprendre quelque chose, il faudra y ajouter 1 % de Répression.

Voici venu le temps du crime parfait : je ne vois que des corps affamés, suicidés, malades, massacrés, mais aucune arme dans aucune main d'aucun assassin.

Ma tête me fait mal, je baisse le store. Dans cinq minutes, je dois aller à une réunion. Ça m'angoisse. À chaque fois que je rentre dans une pièce, quand je vais au bureau, à la gare, à la banque, dans un restaurant, j'ai le sentiment de pénétrer sur les lieux d'un crime. J'ai la sensation de gyrophares, de bandes en plastique délimitant la scène du meurtre, de flashes de photographes, de conversations entre policiers et médecin légiste, d'une odeur de poudre et de sang.

Je me sers un verre d'eau au distributeur. J'enlève le couvercle et plonge ma tête dans la cuve en plastique. J'ouvre les yeux, tout est trouble et lumineux. Je n'arrive pas à lire l'heure sur l'horloge accrochée au mur. L'air commence à manquer, mes poumons se serrent. Je lâche les dernières bulles et je meurs. Des collègues arrivent en discutant et se servent un verre d'eau, il fait si chaud.

Encore une parfaite journée ensoleillée.

Je suis assez bavard. Je parle avec tous mes collègues, excepté avec la directrice des relations internationales. C'est la personne que je préfère et je sais qu'elle a la même estime pour moi. Nous n'échangeons jamais, nous nous regardons, complices, nous n'avons pas besoin de parler pour savoir que nous n'avons rien à nous dire. Ce qui fait que c'est sans doute la personne avec laquelle j'ai le plus de points communs au sein de la Compagnie.

Le silence est la seule langue universelle, quand j'ai l'impression de parler une langue étrangère avec des êtres qui parlent la même langue que moi.

Mon travail consiste à faire des choses avec des voyelles et des consonnes ; je fais des choses rouges, jaunes et bleues ; des choses avec des chiffres aussi.

Je n'ai jamais très bien compris la nature de mon travail. C'est sans doute pour ça que je suis si performant et que l'on me paye autant. Peut-être nous vendons des choses. Quelles choses ? Celles que les gens achètent.

Le quatuor de musiciens Mexicains apparaît.

Ils accordent leurs instruments. Un Mexicain barbu lustre sa trompette, un autre allume un cigare. La femme regarde ses compagnons d'un air sévère, elle leur donne des ordres le doigt levé. Ils commencent à jouer avec virtuosité. La femme s'avance et chante en me regardant.

Au cinquantième étage d'un immeuble d'affaires d'une des plus grandes multinationales, dans un service rempli de cadres agités d'une frénésie digne de la ruée vers l'or, un quatuor de mexicains interprète sur une moquette de deux centimètres et demi une version joyeuse de la chanson de Cure, *Trust*. Je les accompagne en dansant sur mon bureau.

Dans la vibration des dernières notes, ils me saluent. La femme me lance sa fleur rouge et blanche. Ils disparaissent.

Je mets la fleur dans un verre en plastique biodégradable posé sur mon bureau.

Dans quatre heures, ma journée de travail sera terminée.

J'agite quelques taches d'encre sur du papier, mélange des mots et des chiffres. Voilà ! Ma journée est finie.

Aujourd'hui, c'est mon anniversaire. Personne ne me l'a souhaité. Hier, ils ont offert un gâteau à un collègue ténébreux et arrogant qui avait fait une grosse croix sur le calendrier. Joyeux anniversaire moi.

Publicité : si vous appréciez que l'on vous souhaite votre anniversaire, faites une grosse croix sur les calendriers.

Il est temps de rentrer dans mon chez-moi. Comme je n'ai pas le courage de prendre l'ascenseur avec mes collègues, j'ouvre la fenêtre de mon bureau, j'enjambe le rebord et, d'une légère pression, je me laisse tomber dans le vide. L'air frais et le soleil se mêlent, c'est le genre de sensation qui rend poreux au monde. Je pénètre les différentes couches de pollution atmosphérique. Le vent perce mon costume et me pique la peau. Je ferme la bouche et me pince les narines pour ne pas avaler trop de toxiques. Un oiseau passe à côté de moi, attendri, il croit que je suis un oisillon qui s'est élancé de son nid. Plus que dix mètres, cinq, deux, j'ouvre grand les yeux, je m'écrase sur le trottoir devant les pieds d'un groupe de touristes admirant la splendeur de notre monument aux morts.

Avec mon salaire, j'achète des éditions des œuvres complètes d'Emily Dickinson. Je gagne très bien ma vie, ou plutôt ma vie me paye très bien, elle verse un bon salaire à l'employé dévoué que je suis pour elle. Je ne sais pas ce que font les gens avec leur argent. J'imagine que leurs envies obéissent au chiffre qui s'inscrit chaque mois sur leur compte en banque, comme leurs amours suivent l'autoroute de leurs atours sexuels.

Moi, j'ai un grand appartement parce que j'aime bien marcher les bras écartés. C'est ma seule marque de richesse. Pas de matériel hi-fi, informatique et vidéo perfectionné. Des goûts alimentaires simples.

Je n'ai pas beaucoup de vêtements. Deux costumes pour le travail, renouvelés tous les ans. Mes vêtements personnels, que je porte en dehors des heures de travail, sont extrêmement solides, car je veux qu'ils vieillissent avec moi : un jean gris, un sweat-shirt noir à capuche, un vieux manteau noir, de bonnes chaussures indestructibles.

Autant dire qu'il me reste une belle somme d'argent à détruire chaque mois, même après avoir payé mon mieux-moi, ma famille et mes dialoguistes.

C'est pour ça que j'ai choisi un boulot si bien payé. Je détruis mon argent en achetant des recueils des œuvres poétiques complètes d'Emily Dickinson. C'est ma façon de pratiquer l'alchimie : transformer le plomb monétaire en or poétique.

Je n'en reviens pas que l'on me laisse échanger des volumes de la plus grande poète de l'Univers contre des chiffres sur mon compte en banque. Ça a l'air d'un vol, d'une arnaque. J'espère qu'ils ne s'en rendront jamais compte.

Chaque mois, j'achète 3 334 volumes des œuvres poétiques d'Emily Dickinson en collection de poche.

Depuis trois ans, j'ai donc acheté 120 024 volumes. Les meilleures ventes de poésie du monde entier. Pour suivre, expliquer et récupérer cet événement éditorial, les critiques littéraires ont pondu des papiers célébrant ma chère Emily, emballant encore plus la machine. Les articles ont assuré une exposition inédite à son œuvre, davantage de recueils se sont vendus.

Pour ne pas éveiller les soupçons, j'achète les livres en différents endroits du pays, à l'unité dans de petites librairies, en grosse quantité auprès de fournisseurs discrets, au moyen d'intermédiaires mafieux.

Pour acheter mes 3 334 exemplaires mensuels des poèmes d'Emily Dickinson, j'ai monté une société offshore basée aux Bahamas. Nul ne sait que je la di-

rige, ni quelle est son activité. Je travaille avec des intermédiaires qui ignorent tout de moi, des sociétés écrans dans des pays où la légalité hiberne toute l'année. Des ordres sont passés en Argentine, en Angleterre, au Japon, en France, aux États-Unis, dans une dizaine d'autres pays, sous le nom de centaines d'hommes de paille qui achètent pour moi. Ensuite, ces volumes, dans toutes ces langues différentes me parviennent par la poste à une boîte postale, par camions à mon garage dans le sous-sol de l'immeuble, lâchés de nuit en parachute dans des champs déserts.

Publicité : la subversion est dans les moyens mis en œuvre, la révolution est dans la manière.

Ces volumes sont entreposés dans mon garage. Quelques-uns forment mon mobilier. Ma table basse, ma table de nuit, ma bibliothèque, mes tabourets, mon sommier, mes étagères sont en recueils des poèmes d'Emily Dickinson.

Je disperse tous les exemplaires, je les égrène dans les cultures intensives et les petits vergers du monde. J'en expédie à toutes les écoles, à toutes les institutions publiques et privées, aux départements universitaires, aux entreprises. J'en place dans les endroits stratégiques, dans les musées, collés derrière les tableaux, scotchés sous les sièges du métro, du bus, des salles de concert, de théâtre et de cinéma. J'en expédie aux personnalités politiques, aux stars, aux gens influents ; au hasard, à des anonymes piochés dans l'annuaire téléphonique. Pour que tout le monde sur Terre ait son exemplaire de ma divine poétesse.

Ce terrorisme littéraire et silencieux ne me sembla bientôt pas suffisant pour que je puisse prétendre au titre de révolutionnaire. Je devais organiser des actions plus éclatantes, plus démonstratives. Tout simplement faire plus de bruit.

Poser des bombes.

Mais avec une nitroglycérine particulière.

Je ne suis pas quelqu'un de violent. Tuer des dizaines d'inconnus, je n'aurais pas aimé ça, je n'aurais pas pu et je ne pense pas que ça soit respectable. Chaque jour, il y a plus de bombes qui explosent que de véritables amours qui naissent.

Voilà pourquoi j'ai inventé des bombes dotées d'un nouvel explosif que je rêve plus éclatant : la musique. Dorénavant, il faudra faire la distinction entre les bombes Boum-ba-da-boum et les bombes Do-ré-mi-fa-sol-la-si-do.

Je fabrique des bombes musicales selon une combinaison du système de la boîte à musique et celui de la bombe à retardement. Il suffit de remplacer le semtex ou la nitroglycérine par des morceaux de musique.

C'est un dispositif adapté pour une petite explosion harmonique, mais quand il s'agit de faire un attentat dans une salle de conférence, un bâtiment officiel, je suis obligé de relier la bombe à tout le réseau audio local et souvent de créer un nouveau système sonore. Je place de petites enceintes d'une puissance insoupçonnable dans les recoins, camouflées dans des pots de fleurs, sous des tables, derrière des tableaux. Je n'ai pas besoin de faire courir des fils dans tout le bâtiment cible, les liaisons s'effectuent par infrarouge. Je n'ai aucun mal à pirater les circuits audio d'une salle de conférence et à rendre muets les micros.

Les hommes de la sécurité ne me remarquent jamais. Ils sont à l'affût d'armes, de grenades. Un touriste avec un lecteur audio portable parmi des milliers d'autres, ça n'accroche pas leur attention.

Bâtiment des Nations unies, New York City, lundi 29 mai, 11 h 38. Assemblée Générale. 300 000 watts : Marvin Gaye, *What's going on?*

Impact : trois ulcères, réveil de 48 ambassadeurs, vote d'une résolution à une unanimité historique condamnant le terrorisme musical.

Discours du pape Jean-Paul II sur l'amour divin et le repentir des fautes passées de l'Église, place Saint-Pierre, Vatican, dimanche de Pâques, midi. Public présent : 500 000 personnes, retransmission mondiale. 800 000 watts, 70 baffles autour de la place. Pet Shop Boys, *Go West*.

Impact : les prêtres homosexuels demandent le droit de se marier, les femmes veulent aussi porter des robes et des chapeaux de cérémonie.

Colloque « L'Art : Révolte, Subversion, Singularité. Approches poético-ontologique et herméneutique », vendredi 4 mai, salons rouges du Ritz, des dizaines d'artistes et d'auteurices sortis des meilleurs écoles et des meilleures familles, 10 000 watts, Paris. Yann Tiersen & Neil Hannon, *les Jours tristes*.

Impact : trois écrivains s'étouffent avec des petits-fours, un journaliste creuse un trou dans un mur avec sa tête, de jeunes universitaires mâchent avec volupté les débris d'une bouteille de champagne.

Mes attentats occupent les premières pages des journaux, tout le monde parle de « ce mystérieux terroriste mélomane ». On s'interroge sur mes buts et mon identité.

Je décide de faire de nouvelles victimes en me taisant.

Je rentre chez moi. Il y a du bruit dans la chambre. Le Désespoir et la Solitude baisent dans mon lit, sans capote bien sûr. Ils vont encore me faire une tripotée de mômes. J'espère qu'ils ne vont pas choper une maladie.

J'ouvre le frigo pour prendre une bière. Plus rien. Pourtant, j'ai fait les courses hier. J'entends un pschitt, je me retourne et je vois l'Angoisse qui siffle ma dernière bière. Elle rote et balance la cannette dans un coin de la cuisine avec ses sœurs.

Je m'installe dans mon fauteuil. Comme l'orchestre mexicain ne semble pas vouloir apparaître, je mets *Paranoïd Androïd* sur ma platine.

Edward aux mains d'argent, mon film préféré, passe à la télé. Après, j'ai une petite visite à faire au cimetière.

Le requin se réveille. Cette fois, il s'attaque directement à ma colonne vertébrale. Il donne des coups de museau qui font tressaillir ma moelle épinière. Avec ses dents, il ronge mes os et essaye de déboîter des vertèbres.

Je tourne en rond assis dans mon fauteuil, les bras écartés. L'écran de la télévision, où défilent les images du film de Tim Burton, éclaire mon salon.

Il y a un manque. Comme si j'étais amputé de choses qui n'existent pas encore. Il n'y a pas de mot pour décrire ces choses pas encore nées.

Des gens que je ne connais pas me manquent. Je sais que je les rencontrerai un jour, qu'ils et elles seront mes amis, que j'aimerai cette femme dont l'empreinte spectrale flotte près de moi.

Je suis enceint de ces êtres aimés à venir. Ils sont les fantômes, non pas les fantômes de ceux qui ne sont plus, mais les fantômes de ceux qui ne sont pas encore à mes côtés. Fantôme n'étant pas le bon mot pour parler de ces formes vaporeuses, j'ai inventé le terme *émofant*. Les émofants, les fantômes de ceux qui ne sont pas encore là.

En médecine, on parle de membre fantôme quand un patient éprouve des sensations du membre amputé. Nous sommes toujours en manque des amis et des êtres aimés que nous ne connaissons pas encore.

Mis à part les fantômes normaux et les émofants, j'ai découvert deux autres espèces de cette famille : les *antômes* et les *moinômes*. Un fantôme étant l'apparition d'un être immatériel qui n'existe pas ou plus, l'antôme est un être

matériel qui existe. C'est-à-dire que tous les êtres humains vivants sur Terre sont des antômes, dont il ne restera plus trace quelque temps après leur mort. Ils sont de ce genre de spectres qui ne peuvent passer au travers des murs, dont il existe toutes les preuves de l'existence et que l'on voit dans nos miroirs. Dans l'ordre naturel, ils ne constituent pas une espèce supérieure, mais une simple variété de spectres parmi les autres.

Enfin, les moïnômes sont les spectres de tous nos âges passés, de nos êtres enfants et adolescents, de toutes ces fois où nous avons dû mourir pour continuer à vieillir. Les moïnômes sont les portraits de qui nous étions, les voir donne l'impression de regarder de vieilles photos qui s'animent. Certains adultes ont peur de leurs moïnômes, car ils les ont trahis.

J'ai eu des amis, de vrais amis, et des copains, des copines, des camarades de classe. C'était chouette. Des personnes à qui j'étais attaché. Mais le temps, l'éloignement, le mensonge, la propension qu'ont certaines plantes en grandissant à se croire adultes, l'égoïsme, la lâcheté, l'orgueil, l'esprit de sérieux, les blessures silencieuses données et reçues, les coups qui s'habillent de sourires et d'indifférence, tous ces insectes font qu'il ne m'en reste aucun aujourd'hui.

Et ce n'est pas triste. Le fait que cela ne soit pas triste est peut-être triste, mais, en soi, ce n'est pas triste. Je ne voudrais pas de ces amitiés qui ne résistent pas aux charges du temps et de la vie.

Il n'y a pas de brusque coupure, pas d'engueulade dramatique, la fin de nos amitiés se fait naturellement, sans cris, sans heurts visibles. Peu à peu, les fils qui nous relient sont coupés, ils sont si fins et si nombreux que l'on ne s'en rend pas compte ; ce sont des cheveux où coule le mélange de nos sangs. Et un jour, on s'aperçoit que toutes les amarres capillaires sont larguées : nos amis sont devenus les autres. Des gens.

De temps en temps, j'ai sur mon répondeur des messages de ces disparus qui m'invitent à des repas d'anciens, à des retrouvailles, à des : « Alors, qu'est-ce que tu deviens ? ». Parce que vous êtes obligé d'être devenu, vous ne pouvez pas continuer à être. Le mieux est d'être devenu quelqu'un, quelqu'un d'autre de préférence. Avant vous n'étiez presque personne. Seulement vous-même.

Une fois, j'ai eu la faiblesse d'y aller. Une belle fête pathétique. J'étais entouré de fantômes de chair et de sang, comme des morts vivants, une nécrophilie déguisée en banquet joyeux. Pour moi, c'était la célébration de la mort de

notre amitié, d'un sadisme sentimental exemplaire. Pour mon cœur les victimes étaient leurs propres bourreaux. Une affaire pour Colombo.

Comme il y a des gens qui essaient de rester en contact avec leurs parents morts, par des lévitations de verres et des tables tournantes lors de séances de spiritisme, nous nous étions réunis pour convoquer les fantômes de notre amitié.

J'aime bien les fantômes, ils ne me font pas peur. Ce que je ne supporte pas, ce sont ces cadavres qui refusent de mourir.

Dans mes sentiments, ils sont des cadavres. Je les aime pour toujours, je n'oublierai pas notre amitié. Mais nous ne nous voyons plus, nous ne partageons plus rien. Notre amitié a cessé de respirer ; et même si elle a été assassinée, c'est une mort naturelle.

En tant qu'amis, ils sont morts. C'est triste. En tant qu'êtres humains, ils sont vivants. C'est encore plus triste. Ce n'était pas les êtres humains que j'aimais en eux, c'était les amis.

Ils restent des souvenirs plus vivants que ces réunions mortuaires.

En général, des anciens amis, on dit « on ne se voit plus », « on se réunit tous les cinq ans pour une bonne bouffe ». Non, ce n'est pas vrai. Il faut avoir le courage de prononcer l'acte de décès d'êtres qui respirent encore. Je suis un médecin sévère, peut-être, mais juste. Ce n'est pas leur rendre service que de mentir aux morts.

Il y a six mois, j'ai procédé à l'inhumation de tous mes amis éternels et passés.

– Vous ne pouvez pas faire ça, monsieur ! avait protesté le gardien en me collant devant les yeux un exemplaire plastifié du règlement intérieur du cimetière.

Vêtu d'un costume bleu marine, bien peigné, les dents régulières et blanches, âgé d'une quarantaine d'années, il ressemblait à une quelconque star de cinéma. Un panneau en néon indiquait qu'il était interdit de fumer dans l'enceinte du cimetière. Je le pris par l'épaule.

– Je paye six tombes, et je suis même prêt à payer un supplément. Pour six tombes, vous devriez me faire un prix, ça ne doit pas arriver tous les jours une si grosse commande.

– Mais il n'y a pas de corps ! Vous n'avez pas de cadavres ! s'insurgea l'homme, choqué par mon manque de savoir-vivre.

– Ce n'est pas ma faute. J'ai demandé à mes amis d'avoir l'obligeance de mettre fin à leurs jours, mais ils n'ont pas voulu. C'est auprès d'eux qu'il faut faire vos réclamations.

– Ce n'est pas possible ! C'est contraire au règlement. Article 36, alinéa...

– Écoutez, pour moi ils sont morts, alors même s'il n'y a pas de corps, je ne peux pas les laisser sans sépulture. Il faut enterrer ses morts. Je ne peux pas abandonner ces cadavres affectifs comme ça, à l'air libre. Vous semblez être un brave homme, un humaniste, préférez-vous que ces six tombes restent vides ou bien que j'aie assassiné mes amis défunts pour respecter votre règlement ?

Une nouvelle liasse de billets le persuada de glisser une lame dans le cœur de sa morale et d'ajouter un alinéa temporaire au règlement du cimetière.

Les six cercueils étaient alignés, chacun à côté de son trou. Dans chaque cercueil, je mis un mannequin déguisé et maquillé de façon à ce qu'il ressemble au défunt tant aimé. Je déposai quelques photos de nos heureuses années, des objets, des souvenirs, et à chacun j'écrivis un petit mot que je brûlai et dont je versai les cendres dans le cercueil.

Le gardien descendit les cercueils avec une corde. Comme il était un peu lent, je les poussai sans ménagement dans leur trou. Je n'avais aucune idée de la religion de mes amis décédés, et peut-être s'étaient-ils convertis après notre séparation ? Par sécurité, je fis venir un prêtre, une pasteure, une rabbine, un moine bouddhiste, un marabout, un pope, un imam, un chercheur au CNRS et une psychanalyste. Ils firent chacun une messe à leur manière pour chaque tombe.

Pour symboliser l'éternité de mes larmes, je jetai quelques kilos d'oignons dans les tombes. Pour empêcher les vampires, les nécrophiles et autres profanateurs de sépultures de déranger les non-corps de mes ex-amis pseudo-morts, je jetai aussi des chapelets de gousses d'ail.

Pour qu'ils aient un océan passionnant sur lequel naviguer, je vidai dans chaque tombe plusieurs litres de vodka, tequila, bourbon, gin, Coca-Cola, le tout saupoudré de feuilles de marijuana et de thé.

Pour qu'ils aient un vent favorable qui gonfle leurs voiles dans le néant, je déposai, sur chaque cercueil, une petite enceinte diffusant leurs musiques préférées.

Le gardien voulut combler les sépultures. Je fus obligé de l'acheter pour faire son travail à sa place. Les tombes rebouchées, je plantai de jolies stèles à l'anglaise avec leurs noms.

Je déclamai une petite oraison funèbre dans laquelle je promis qu'ils continueraient toujours à vivre dans mon cœur, car même si les amis meurent, les amitiés sont éternelles.

Plusieurs fois par mois, je vais fleurir la tombe de mes amis. Je leur lis le journal, des poèmes, je leur chante des chansons avec l'orchestre mexicain.

Il y a une semaine j'ai participé à une manifestation. Le Parlement avait voté une loi pour l'expulsion de tous les étrangers reposant dans les cimetières nationaux et dont les papiers n'étaient pas en règle. Nous fûmes huit à nous opposer à cette profanation. Le quatuor de Mexicains apparut et chanta pendant toute la manifestation des chansons de la Mano Negra. Les forces de l'ordre firent des descentes dans tous les cimetières du pays, demandèrent leurs papiers aux cadavres. Par charters entiers, ils expulsèrent les morts clandestins, étrangers, illégaux.

Soir. Je rentre du cimetière où j'ai déposé des fleurs mourantes sur la tombe de mes amis morts.

Je me déshabille. Mon sexe surgit de mon caleçon. Je sursaute. Ça fait longtemps qu'on ne s'est pas retrouvé nez à nez. Comment ça va ? Silence. Mon gland me fait la gueule.

Non seulement je ne couche avec personne, mais je ne me baise plus. Je suis devenu un vieux couple à moi tout seul. C'est certainement un exploit. Je ne désire même plus mes fantasmes, les vagins virtuels me font bâiller, les seins imaginés me laissent froid. Ma propre queue m'emmerde.

Le côté magique de la voir se transformer, grandir, gonfler, grossir, ne m'amuse plus. Abracadabra ! Le lapin ne sort plus du chapeau.

Il y a toujours cette érection du matin, mais c'est le vestige d'une architecture jadis normalement superbe.

Je bande sans conviction. C'est un réflexe, je bande comme je bâille. Je me rappelle que j'ai une verge quand je suis au cinéma enfoncé dans mon fauteuil, lorsqu'elle se prend dans les plis de mon caleçon, je dois la pousser du doigt discrètement pour qu'elle trouve une position plus confortable sur le coussin testiculaire.

Il y a une époque où je bandais 24 h sur 24, sept jours sur sept, pendant les vacances et les jours fériés. J'avais l'impression que Barnum avait établi son chapiteau dans mon pantalon. Je passais mon temps à dissimuler mes érections. Je loupais l'arrêt de bus et de train, ne pouvant me lever, ni marcher avec des érections aussi voyantes. Je bandais au petit déjeuner, sous le jet de la douche, en faisant mes lacets ; je bandais en me lavant les dents, en préparant à manger, en faisant la vaisselle et en passant l'aspirateur ; je bandais en cours, à midi, assis, debout, allongé ; je bandais en métro, en voiture, en avion, en parachute, à ski, à vélo, sur les escalators ; je bandais à jeun, rassasié, saoul, fatigué, seul, en société ; je bandais en riant, en pleurant, en parlant, en pissant. Je bandais à l'ouest, à l'est, au nord, au sud, dans toutes les directions comme une boussole ou un panneau de signalisation ; je bandais en amont, en aval, à marée basse, à marée haute ; je bandais à bâbord, à tribord, au soleil, à la lune, sous la pluie,

dans les flocons de neige et au milieu des brumes inquiétantes. Je bandais, mon sexe tendu et gonflé comme la voile de mes sentiments.

Tous les samedis en fin d'après-midi, je vais acheter quelques revues pornos chez le marchand de journaux du centre commercial à côté. J'attends qu'il y ait assez de clients dans la boutique, je prends un air contrit et je dépose mes revues sur le comptoir transparent qui abrite tous ces joyeux jeux de grattage et de chance.

Sitôt rentré chez moi, je ne fais rien. Les super-seins, les superculs, les superchattes des superblondes ne provoquent qu'un demi-sourire de mon gland. Mes couilles frissonnent un peu, réaction hormonale normale, sexogramme plat. Soit ma bite est cynique, soit elle est romantique.

Quand elles ne vont pas nourrir ma poubelle, ces pages me servent à créer des grues et des fleurs en papier, d'autres éléments naturels aussi. C'est un art japonais, de l'origami, peu de choses sont aussi magnifiques. Je passe des heures à transformer des photos de pin-up en ibis majestueux et des images de femmes aux jambes écartées en tulipes.

Si j'achète des revues pornos, c'est pour faire croire à mes voisins que j'ai, au moins, une misérable vie sexuelle. Mieux vaut ça, que passer pour quelqu'un qui n'a pas de vie sexuelle du tout.

Hier, ma voisine du quatrième m'a vu, magazines sous le bras, elle a souri, moqueuse. Elle va en parler aux gens de l'immeuble, ma réputation de branleur obsédé amateur de filles aux anatomies atomiques est assurée. S'ils savaient ! Parfois, je pense à tout ce sperme gâché qui n'est pas sorti de mon sexe. Peut-être s'est-il transformé en ces larmes qui dessinent la rivière de mon sommeil, ou bien forme-t-il un océan quelque part dans des limbes à imaginer. Je rêve aux spermatozoïdes qui y nagent et y grandissent pour devenir de magnifiques baleines. Tant d'éjaculations n'ont pas eu lieu que cet océan doit dépasser l'Atlantique. Je me demande si on y trouve des îles, une arche de Noé.

Pendant que j'essaye d'entrer en communication avec mon sexe, le quatuor de Mexicains apparaît et commence à jouer. Je mets mes mains devant ce qu'un médecin légiste appellerait *organes génitaux*. Ce geste de pudeur est ridicule, je me croise les mains derrière la tête et m'étire.

Dans ma chambre à peine éclairée, ils interprètent une chanson de Billie Holliday, *Gloomy Sunday*.

Ils disparaissent. Je n'ai pas sommeil. Je me penche à la fenêtre. Les lumières de la ville cachent les paysages ombreux.

Je vais aux toilettes. Au moment où je m'assois, la voix de Bill Clinton explose sous mes fesses. Je sursaute. Il révisé le discours de regrets qu'il adressera à sa femme pendant le dîner pour l'avoir si souvent trompée.

« Chérie, je n'ai pas d'excuses, je me dégoûte, mais la mission présidentielle est si... non, ça ne va pas, ce n'est pas assez pathétique. »

« Plus jamais, c'est fini ! et ce jamais ne sera pas comme les autres jamais, c'est un nouveau jamais qui veut dire ce qu'il dit. »

Bill Clinton fait un long pet suivi d'un bruit qui semble indiquer qu'il a la diarrhée.

Les Mexicains apparaissent à nouveau, coincés entre mes genoux et la porte, ils jouent la chanson *Know your Enemy* du groupe Rage Against the Machine façon bossa-nova. C'est très beau.

Entre Bill Clinton qui déclame son discours larmoyant et mes amis Mexicains qui chantent comme à une fête, je commence à avoir mal à la tête. Je tire la chasse d'eau et je sors, laissant mes colocataires s'affronter en décibels.

Je vais prendre une douche.

Nuit. Je sors de ma douche. Encore tiède et humide, j'enfile ma chemise de nuit. Je m'assois sur le bord de mon lit, prêt à partir pour le sommeil. Je me demande quoi faire de tous mes lendemains.

J'ai 25 ans, je peux donc espérer agoniser encore cinquante ans, c'est-à-dire 18 250 lendemains. Je les imagine comme les habitants d'une petite ville de banlieue qui partent, leurs valises de souvenirs à la main, un par jour, abandonnant leur ville natale pour une ville nouvelle.

J'ai passé les dernières vacances dans l'ascenseur.

Flash spécial : « Je ne crois plus aux vacances. Demain, je n'irai pas travailler ».

J'ai passé les dernières vacances dans l'ascenseur de l'immeuble. Une semaine à bronzer au néon. C'était bon.

Mes collègues prennent des avions, courent après le soleil, dépensent des fortunes pour se brûler la peau et baisent des hommes et des femmes dont ils ne comprennent pas la langue. Ils parcourent le globe en véritables aventuriers pour ne jamais découvrir que leur tête est ronde. Ils aiment ces peuples et ces monuments d'arts indigènes, comprennent, apprennent, voient avec leurs sens vides. Mais s'ils découvrent une Terre ronde, leur esprit est toujours plat. Ils ne découvriront jamais l'Amérique de leur pensée et le Tibet de leur regard.

Publicité : il y a une astrophysique de la pensée qui restera pour toujours à faire, des fusées intergalactiques et des télescopes à construire pour la connaissance de l'espace humain.

Après avoir bloqué l'ascenseur avec un club de golf, je déposai mes bagages dans l'ascenseur. La porte se referma. Bouton de sécurité : ascenseur bloqué. Embarquement immédiat.

État des lieux. Grand ascenseur pouvant contenir une vingtaine de personnes. Une grande glace sur la paroi opposée à la porte. Hauteur de plafond : approximativement deux mètres cinquante. De la moquette verte sur le sol,

bleue sur les murs. Au plafond, une grille derrière laquelle se morfondait un large tube néon suédois.

Mes bagages. Un sac de voyage avec vêtements de brousse, livres, musique, crème à bronzer, nécessaire de toilette. Matériel : une moustiquaire, un duvet, un gros jerrican d'eau potable, un hamac, un parasol.

Au milieu de l'ascenseur, en diagonale, je tendis le hamac et mis la moustiquaire au-dessus, plantai le parasol dans la grille d'aération. Au fond, près de la glace, j'installai le jerrican de manière à pouvoir l'utiliser comme douche et pour mes besoins en eau potable. Je sciai un cercle dans le sol de l'ascenseur dans lequel je plaçais un sac plastique chargé de recueillir mes déchets ; quand il était plein ou quand l'odeur devenait trop forte, je le sortais, le fermait hermétiquement et, lors de l'ouverture de la porte de l'ascenseur, le lançais dans la poubelle du sous-sol.

Vaisselle minimale, un petit réchaud à gaz. Joie de l'aventure.

Provisions pour une semaine. Tempeh, tofu au beurre de cacahuètes, nouilles chinoises en sachet Yum-Yum, tomates, pommes, thé. Mon garde-manger était suspendu au-dessus du plafond, à l'extérieur de l'ascenseur parmi les lianes mécaniques et électriques.

Un appareil photo, des piles pour le flash au cas où j'aurais rencontré des ténèbres.

Pendant ma semaine de vacances, les locataires de l'immeuble continuèrent de prendre l'ascenseur. Camouflé dans la végétation de nylon, de miroir et de fer, je photographiai les indigènes. La latitude de mon pays d'aventure changeait constamment, au gré des appels des différents étages. Ce pays voyageait frénétiquement le matin et le soir, avec pour base le rez-de-chaussée.

Je notai que l'air était frais et plein de senteurs de produits de beauté et de déodorant le matin, mais que le soir il devenait plus musqué, légèrement empreint de sueur et de l'odeur de la putréfaction des bactéries mortes. De même, les visages et les corps de la forêt humaine de l'ascenseur se métamorphosaient le temps d'une journée. De droits, secs et lisses, ils se transformaient pour être avachis, mous et las.

Sans qu'ils me remarquent, je pris énormément de photos de cette mutation quotidienne. De leurs enfants aussi, et d'une faune canine étonnante.

La semaine passa vite, ce furent des vacances agréables, je n'attrapai aucune maladie tropicale, aucun coup de soleil. Mes journées s'écoulaient dans

l'observation des paysages humains et étagés, à lire dans mon hamac, à capturer des sentiments avec mon filet.

Une semaine sans téléphone, sans travail, sans informations, sans mon scaphandre Yves Saint Laurent. Et surtout, j'ai vécu une semaine sans cette faune prédatrice que sont les jours, dans un pays qui ne connaît pas le calendrier grégorien, qui n'est pas sensible au soleil, à la nuit, où les heures ne pêchent pas dans les rivières de ma conscience. C'étaient mes dernières vacances.

Toujours pas envie de dormir. Je cueille un fruit sur le pommier qui pousse au milieu de ma chambre. Une belle pomme rouge. Sa saveur est sucrée, son jus coule sur mes gencives et ma langue, sa chair se dilue dans ma salive. Je prends un livre, *Prométhée délivré*. La lumière de ma chambre s'éteint. Je regarde par la fenêtre, la ville est sombre, plus aucun lampadaire ne fonctionne. Panne d'électricité générale.

Assis dans mon fauteuil, les jambes écartées, je pose mon livre. J'avale quelques gélules de novocaïne. D'une jolie boîte à musique, je sors une seringue brillante. La mélodie métallique tintinnabule tranquillement. Je me fais une injection de morphine. La drogue commence sa course dans ma matière et change en or tout ce qu'elle touche. Je verse le contenu d'un petit jerrican d'essence sur mon corps, je frotte pour que le liquide me couvre entièrement, je frictionne mon crâne, ma nuque, mes jambes, ma poitrine. Puis, je gratte une allumette. Mon corps s'enflamme d'un coup. Je ne sens rien, la morphine fait son effet.

Ma chambre est illuminée par la torche que je suis. Mon appartement est le seul de toute la ville à avoir une telle luminosité. De loin, il doit sembler abriter une étoile. Je m'avance vers la chaîne hi-fi. Des flammes se déposent sur la moquette à chacun de mes pas. Avec mon index en feu, dont la chair commence à fondre comme une bougie, j'appuie sur *lecture*. Une petite marque incandescente reste sur la touche.

Ludwig van Beethoven, *Symphonie n° 7, allegretto*.

Une odeur de barbecue me rappelle la viande grillée que préparait mon grand-père quand j'étais enfant. Il y avait un puit dans le jardin avec de l'eau toujours fraîche qui sentait bon les souvenirs.

Je retourne m'asseoir dans mon fauteuil et reprends mon livre.

Pendant que mon corps se désagrège et se carbonise, pendant que mes veines éclatent d'un sang bouillant et que ma chair crépite, je lis :

Je sens, je vois ces yeux brûlants à travers des sourires qui s'évanouissent en pleurs, comme des étoiles à demi noyées dans un brouillard de rosée d'argent. Bien-aimée...

Les flammes, en me léchant les pupilles, font disparaître les pages du livre.
Les mots brûlent, dévorés par le feu dans mes yeux.

La nuit a emporté l'incendie.

Je meurs.

Aube. Le soleil commence doucement à sortir des crânes endormis de la population urbaine. Ma respiration sur la fenêtre couvre d'une rosée chaude l'image de la ville.

Je sors un vieux Smith & Wesson de l'armoire à pharmacie. Je verse une demi-bouteille de tequila dans le barillet.

Le jour se lève. Je m'emmitoufle dans ma couette, j'ai envie de vomir. Une brusque secousse dans mon ventre me fait tressaillir. Je tremble, de tout mon corps je tremble. J'ai si mal. Mes mains s'accrochent au rebord de la fenêtre, mes ongles glissent sur le métal. J'entends un concert de tambours dans mes veines, qui se rapproche, se rapproche, devient de plus en plus assourdissant. J'ai l'impression que je vais éclater à cause de ces tremblements et de ce bruit.

Je ne peux plus respirer. J'arrive à ouvrir la fenêtre. Une forme énorme remonte par mon œsophage. Je sens que je vais étouffer. Tout d'un coup, le museau d'un requin sort de ma bouche en faisant crisser mes dents sur sa peau de silex. Je le sens qui pousse, il donne des coups de nageoires pour avancer. Il se tortille. Son immense gueule est à l'extérieur de moi, il hurle comme un nouveau-né, pousse, se débat. L'aileron passe en me raclant le palais et, enfin, d'un coup de queue, il sort complètement de moi et plonge par la fenêtre.

Le requin nage dans les rues, arrache quelques bras, quelques têtes aux passants. Il disparaît en s'enfonçant dans la circulation.

Je me relève et constate qu'il y a un banjo dans ma main droite. Je gratte les cordes qui donnent un son harmonieux, immédiatement repris par le quatuor Mexicain qui flotte devant ma fenêtre. Ils me saluent, m'appellent, sifflent. La chanteuse tend sa main vers moi, elle traverse la vitre. Je la touche, une douce chaleur m'enveloppe. Mes pieds quittent le sol. Je suis entraîné sans effort à travers la fenêtre. Je flotte au-dessus du vide. Les Mexicains me serrent

dans leurs bras et me parlent. Je les comprends. Je trouve un bouquet de fleurs de cactus dans ma main gauche. Nous marchons sur l'air comme sur du coton.

Les premiers rayons du soleil vibrent dans l'air comme des cordes de mandoline. Le soleil n'est pas jaune, ni même orange, il est d'un roux châtain. Plus il apparaît dans le ciel, plus la couleur de l'air se cuivre. Mais là où le soleil devrait donner l'image d'un masque uniforme, deux ronds luisants surgissent en son centre. Le soleil continue de se lever, il s'étire exagérément, les deux ronds luisants clignent. Ce sont des yeux. Deux immenses yeux candides qui nous observent. Un museau apparaît. Une tête. Le corps se lève de l'horizon et, bientôt, une gigantesque marmotte est debout dans l'atmosphère. Elle donne de sa couleur, de sa chaleur et de sa douceur à l'air, contaminé par sa fourrure.

En marchant sur le précipice de la ville, nous avançons en direction de la marmotte. Elle nous regarde les yeux écarquillés, nous renifle en plissant son mignon museau. Nous pouvons la toucher maintenant. Les Mexicains montent dessus comme sur une colline, la femme m'invite à les rejoindre.

Sur les épaules de la marmotte, nous prenons nos instruments. Les Mexicains hurlent de joie. La marmotte commence à marcher sur la ville dans un style totoresque en se dodelinant au rythme de notre concert. Ses moustaches s'agitent comme les baguettes d'un chef d'orchestre.

Il y a des gens qui ne sont pas mouillés par la pluie, je ne les ai jamais compris.

FIN

Postface

Ce roman est censé être mon deuxième roman, mais j'y ai mis le point final une semaine avant d'écrire le premier mot de *Comment je suis devenu stupide*. Je l'ai écrit au début de l'été 2000, on parlait alors beaucoup d'autofiction, on essayait de nous faire croire à la nouveauté de la chose, alors disons que j'ai fait de l'autofiction à ma manière, une autofiction imaginative. Le titre est une déclinaison de *A perfect day* de Lou Reed.

Il est le reflet de ma situation de l'époque. J'avais vingt-quatre ans, je changeais de discipline universitaire chaque année, je n'étais pas un étudiant brillant et tout m'intéressait, j'assistais à des cours qui n'étaient pas les miens, les examens étaient une épreuve à laquelle j'échappais pour les meilleures raisons du monde (un film à voir, un livre à lire, à écrire, une promenade, une discussion, un rendez-vous chez mon médecin ou au centre médico-psychologique). Je n'arrivais pas à me conformer à la monogamie intellectuelle que l'on exigeait des étudiants. Ce furent des années passionnantes et enrichissantes, nerveusement épuisantes.

Surveillant dans un internat, sans aucune idée de profession, j'habitais la banlieue sud et j'avais quelques amis — les inadaptés magnifiques — qui paraissaient aussi mal partis que moi dans la vie. Nous aurions pu être les héros d'un film de Judd Apatow : le chômage, l'addiction, l'isolement et les problèmes psychiatriques nous avaient bien reperé. Nous traînions dans des parcs municipaux, nous passions des soirées dans des fast-foods (qui sont, avec les immenses centres commerciaux, les véritables centres culturels des banlieues), nous organisions de petites soirées pendant lesquelles nous écoutions religieusement nos groupes préférés. En dehors de ces îlots, la vie était solitaire, dure monotone, propice à l'écriture et à la ruminantion. Oui, ce n'était pas une époque simple, nous étions perdus et angoissés, mais dotés d'un instinct de vie solide. Paris était la ville proche et lointaine, j'y faisais mes études, mais je n'y étais pas chez

moi. C'est là que se trouvait la vie espérée et je restais sur le bas-côté. Tout y était cher, les restaurants m'y étaient interdits, et j'hésitais même avant de me payer un café. J'écrivais des romans depuis mes dix-huit ans. Des tentatives plutôt, j'avais des idées, des obsessions, des choses à exprimer mais tout était trop en désordre sans doute. On me pose souvent la question de savoir si je veux les publier maintenant. Non, du temps a passé, ça a été mon université, une université de l'échec. Années de refus des éditeurs, centaines de lettres de rejection. Si on ne prend pas les choses trop personnellement, on y trouve une occasion de progresser. En tout cas, ça permet de tester une vocation. Si on rejette votre travail, continuez, ne vous plaignez pas, travaillez. Il n'y a pas de justice en ce monde, c'est un monde fermé, de réseaux, de privilèges, de passe-droits, mais la persévérance peut sauver. Ce sont nos armes : notre esprit de contradiction, notre rage, notre obstination.

Le héros de ce livre est proche de moi, bien sûr. Mais je dois parler de mes esprits alliés et complices. Ainsi le personnage principal est inspiré de la figure créée par Colin Higgins dans *Harold et Maude* (le film, merveilleux, est aujourd'hui plus connu que le roman) : ce personnage qui passe son temps à se suicider. Je crois que le désir quotidien de mourir est un sentiment général largement partagé, même si l'on n'en parle pas. On retrouve cette figure (christique d'une certaine manière) dans un *Jour sans fin* (*Groundhog day*, de Harold Ramis avec Bill Murray). La marmotte godzillesque qui surgit lors de la fin onirique de mon roman est empruntée à ce film (référence également à *Harvey*, le film où James Stewart devient l'ami d'un lapin géant, invisible aux yeux du reste du monde, référence aussi peut-être à *SOS Fantômes*). Cette espèce de divinité animiste (c'était l'époque de *Princesse Mononoké* qui se termine ainsi — et puis ce n'est pas sans évoquer le doux et câlin Totoro créé par le même réalisateur) symbolise l'imaginaire : la seule planche de salut du héros consiste à rejoindre la fiction. C'est une source de chaleur et de vie sur laquelle on peut compter. Ma philosophie n'a pas varié.

Toutes les lectures sont possibles, mais, de mon point de vue, la plus superficielle consiste à faire du roman une critique du monde de l'entreprise, du capitalisme et de la société de consommation. Ça ne m'intéresse pas particulièrement, je fais le pari que ce livre aurait pu être écrit sous n'importe quel régime (il n'aurait pas été plus optimiste sous le stalinisme ou dans un phalanstère

fourriériste). J'imagine que si j'avais été écrivain au Moyen Âge j'aurais parlé de chevaliers et de dragons. Aujourd'hui nos chevaliers et dragons sont, entre autres, la critique sociale. Celle-ci est si répandue, et si applaudie, qu'on peut douter de la réalité effective de la subversion en littérature. C'est, tout au plus, un code que l'on travaille.

Cette toile de fond a son importance, mais ce qui me tient à cœur n'est pas là. Je désirais raconter le quotidien terrible et drôle d'un homme désespéré et en même temps à distance, et dont les sentiments s'incarnent dans la réalité.

J'ai voulu parler de mon sentiment d'inadéquation, ma difficulté à être en lien avec les autres et avec les groupes. Comme si j'étais un fantôme dans la société, mais un fantôme qui morfle, qui est blessé et ressent les coups et le désespoir.

J'ai publié quelques romans et des essais maintenant et quand je me retourne il me semble que l'ambivalence est leur point commun. Si je devais adopter un mot dans la langue française et le graver comme un tatouage sur le bras gauche de mes livres ce serait *oxymore*. J'aimerais que tous mes livres soient à la fois désespérés et optimistes, joyeux et mélancoliques, nihilistes et idéalistes, réalistes et extravagants, légers et graves, poignants et vivifiants, prudes et hédonistes. Comme le sont mes amis et les gens que j'aime.

C'est celui de mes romans qui plaît le plus aux inadaptés magnifiques. Je l'ai écrit assez rapidement, la construction en est simple. J'espère qu'il peut se révéler nourrissant et excitant. C'est un livre sur le désespoir mais aussi sur les mécanismes compensatoires à mettre en œuvre pour ne pas sombrer : la création, l'humour et la musique. Ce livre est pour les alliés.